

Gabriel Preiss, Atelier d'Anthropologie Appliquée, 16 rue de la Palissade, Montpellier, Le 3 décembre 2010  
T 04 67 63 44 49, P 06 83 73 13 22, Email : gabriel.preiss@gmail.com

Donné à lire à : Patrick Losso, le 4 février 2011 :

Ce texte a été adressé le 15 mars 2009 à Martin De La Soudière, CNRS, ethnologue, directeur d'études, Centre Edgar Morin, école pratique des hautes études en sciences sociales, Paris (suite à une conversation fortuite avec lui). Aussi, au PLUCA, Anne Querrien. Ces contacts sont restés sans suite. Predrag Matvejevitch m'a fait l'honneur de me consacrer une lecture et il a exprimé par un Email le plaisir qu'il a trouvé à prendre connaissance de ce texte.

### **L'Habiter humain : le lieu comme entendement de mémoire**

Je fais l'expérience de cet endroit où j'ai pris mes repères, où le coup de foudre amoureux m'a atteint pour la première fois. C'est devenu pour moi un lieu, de mémoire, que je garde en mon souvenir conscient. Mon propre corps et mon âme y ont vibré et en conserveront à tout jamais la trace, inscrite au tréfonds. C'est là que mon cœur s'est ému. Où je me suis trouvé, réalisant tout à coup que je m'étais perdu. Je ne sais plus par où revenir. D'ailleurs, dois-je vraiment revenir? Si je le voulais, tenace, pourrais-je remonter le temps ? Je serai, un jour, de retour ici, je le sais, mais je ne serai plus jamais le même. Je reste ainsi, éperdu, vacillant en mes certitudes, projeté hors de moi-même, empli de chaos ou d'extase. C'est ce moment de grâce où, après une longue attente, marchant au hasard dans le noir, titubant dans le brouillard, ou trébuchant dans le froid de la bise glaciale, je me suis enfin récupéré, bien au chaud, dans la lumière et la tiédeur du lieu redevenu familier, finalement retrouvé.

Cette cave légèrement humide et si fraîche où, par un été torride, mon corps s'est lové sur lui-même, apaisé et tranquille. Je m'étais endormi pour une sieste réparatrice, après un dur labeur, une coupe de bois frénétique, à la cognée, le transport à l'épaule d'un poteau de sept mètres sur une assez longue distance, assez pour commencer d'épuiser mes forces. La fouille à la pioche et au pic pour creuser le sol dur, et ménager là un ancrage d'un mètre cinquante de profondeur, où le poteau aura vite trouvé sa place, bien calé de quelques grosses pierres, que j'aurai enfoncées et tassées vigoureusement à grands coups de barre à mine. Arrive enfin la pause réparatrice sous l'ombrage bienfaisant d'un majestueux chêne blanc, gros tronc noueux et paisible, rassurant par sa haute et épaisse frondaison, dans la grosse chaleur du mijour. C'est la halte en montagne, près du torrent dont les cascades bercent mes rêves, après la soif du sentier et ses poussières, avec les deux heures de sévère montée, en forte dénivelée, le sac pesant bien calé sur le dos, d'un pas régulier.

Où j'ai pu dormir, ou somnoler à l'abri d'un rocher formant surplomb. Un abri sous roche, une excavation, un repli du terrain. Lorsque je me lève pour partir, je sais que je vais peut-être devoir revenir, prendre le chemin du retour. Retrouver les miens au lieu du rendez-vous. Si loin que ma course m'amène, je vais toujours pouvoir revenir sain et sauf, car je garde bonne et active mémoire des lieux, j'ai gardé dans les yeux les repères sûrs que je me suis choisis et donnés. Retrouver l'endroit, étape après étape, suivre une à une les traces, pour prendre la bonne piste, garder le bon cap, même à travers le plus épais brouillard. Placer mentalement des balises, pour garder mon chemin, ne pas me dérouter.

Le lieu est ici le terme encore lointain de mon chemin, le but de la marche, mais aussi chaque pas qui me conduit vers ce but, par un lent progrès régulier, endurant, en ce vaste paysage, où je dois gérer mes fatigues, ménager mes forces, éviter les pièges, contourner les difficultés du sentier, pour monter plus haut, découvrir graduellement le reste de la route, deviner le tracé du sentier étroit, accéder à de nouveaux horizons, changer de perspective et trouver de nouveaux points de vue.

Le lieu n'est ni tout physique, comment le serait-il sans ces habitudes par où j'ai appris peu à peu à le reconnaître, à le considérer comme tel ? Ni tout symbolique. Il n'est pas que concret. Il n'est pas non plus tout entier dans mon rêve. Il est parcours et retour de mémoire, anamnèse (au sens propre initial du mot).

Ce n'est pas un hasard si Saint-Augustin (*La Cité de Dieu...* ; *Les Confessions*) parle de "ces vastes palais de la mémoire...", car la grande maison est lieu de mémoire, un peu labyrinthique lorsqu'elle nous reste à explorer presque toute pour la découvrir enfin.

Tout comme elle, le lieu sera hôte et gardien des travaux et dépôts de mémoire.

Tout objet est aide-mémoire, relais de mémoire, même lorsqu'il n'a pas été conçu spécifiquement pour tel.<sup>1</sup>

De la maison, de la mémoire, nous habitons autant celle-ci que nous vivons en celle-là. Et il sera difficile de dire ce que nous habitons le plus, de l'une ou de l'autre. Le lieu ? Il procède et de l'une et de l'autre de ces instances, simultanément et tout à la fois.

Le lieu ainsi entendu et vécu apparaît aussi bien comme un "cadre social de la mémoire", comme l'ont montré les observations et analyses de Maurice Halbwachs.<sup>2</sup>

L'alternative, le lieu est-il physique ? Matériel ? Symbolique ? Imaginaire ? Cette opposition apparente est toute rhétorique. Elle n'est que verbe en l'air. Elle sert tout au plus à nous mettre en réflexion, à lancer le débat, à chercher à définir un lieu, par des termes extrêmes, qui demeurent artificiels, de pure convenance, qui se superposent et coexistent. Aucun lieu ne ressemble à son concept. Il lui suffit d'être, et tout concept s'évapore aussitôt en la présence si infiniment sensible de sa plénitude.

Or, il se trouve que notre intelligence n'est pas toute ni seulement théorique. Elle comporte toujours sa part de glèbe, d'instinct, de réflexe, où nous réagissons à l'indémontrable, à la féerie imperceptible, à tout ce qui ne se met pas en mathématique, qui peut même parvenir la plupart du temps à résister à tout effort de conceptualisation. C'est exactement la raison pour laquelle il nous faudra inventer, pour l'exprimer, la raconter, la dire, une tout autre approche. Nous la désignerons comme poétique, cette forme d'explicitation,<sup>3</sup> faute de mieux. Notre sensibilité y sera plus engagée, notre faculté de divination, de perspicacité, nos charismes d'introspection, de vision, de lucidité, que notre raison raisonnante. Selon toute apparence. Et pourtant, il y a bien plus. Nous resterons toujours assez loin de pouvoir dire ces réalités, ou trop transparentes, ou trop opaques, pour la part trop matérialiste de nous-même. Notre petit côté boutiquier.

Des signes ténus nous accaparent, nous inspirent. Nous restons tous un peu artistes, et créatifs. Démontrer premièrement comment et en quoi un lieu est avant tout et complètement matériel, ou physique. Démontrer ensuite comment il n'est que sens, symbolique, voire métaphysique. Tel serait le sujet posé. Comme il convient bien en toute bonne dissertation, l'auteur virtuel serait enfin invité à montrer en quoi et en quelles occurrences le lieu est l'un par l'autre, l'un et l'autre, l'un tout comme l'autre. En conclusion, dire ce que le lieu comporte, qui n'est pas vraiment physique, ni strictement parlant, métaphysique. Il est, tout simplement. Finir par quelques paragraphes de style phénoménologique, ou existentialiste, en invoquant plusieurs romanciers, poètes, écrivains, qui ont su faire parler pour nous des lieux dont les ambiances qu'ils ont pu nous décrire ont tout entières disparu, évanouies.

1 L'invention de l'ordinateur, machine à mémoriser, ou plutôt à entasser et au mieux, classer l'information, fait re-travailler autrement notre mémoire... mais prouve et met en lumière l'importance des fonctions très concrètes de celle-ci. Avant l'avènement du numérique, tout objet est (au moins potentiellement) report de trace(s), objet-fétiche. Nous n'employons pas seulement le papier ou l'imprimé comme supports d'information... "Même si l'on ne peut raisonnablement pas réduire un message au moyen matériel de sa communication, tout changement dans le système des communications a nécessairement d'importants effets sur les contenus transmis" (Jack Goody : *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979, Cambridge University Press, 1977), p46. On peut remarquer aussi l'inverse, savoir que le support n'est rien sans contenu... donc la puissance de l'esprit nous semble toujours pouvoir dominer celle de la machine. Quant au langage en tant qu'origine de toute socialisation (thèse classique reprise par Goody), on peut arguer que ce sont les images, formées à partir des impressions de nos perceptions, et non pas les mots (ils ne sont que les supports de ces images "mnésiques"), qui sont à la base de toute socialisation, car ce sont elles, et non de simples mots, qui constituent peu à peu par construction personnelle progressive les cadres culturels *per se*, ainsi que les concepts que se forme chaque personne humaine.

2 Maurice Halbwachs : *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1952 ; "Que tel membre d'un groupe vienne à faire partie aussi d'un autre groupe ; que les pensées qu'il tient de l'un et de l'autre se rencontrent soudain dans son esprit ; par hypothèse, il est seul à percevoir ce contraste. Comment donc ne croirait-il pas qu'il se produit en lui une impression sans commune mesure avec ce que peuvent éprouver les autres membres de ces deux groupes, si ceux-ci n'ont pas d'autre point de contact avec lui ? Ce souvenir est compris à la fois dans deux cadres ; mais l'un de ces cadres l'empêche de voir l'autre, et inversement : il fixe son attention sur le point où ils se rencontrent, et il n'en a plus assez pour les apercevoir eux-mêmes." (*La Mémoire collective*, Paris, PUF, 1950, rééd. 1968, p.23-24). Exemple de ce travail de l'anamnèse, ici en une configuration de double réciprocité, que Simmel a analysé en termes de *Wechselwirkung*, travail continu de re-transformation réciproque, --le cours de la vie sociale elle-même--, qui affecte pour les remodeler les cadres sociaux toujours interférents, en même temps qu'il re-façonne les représentations personnelles, par lesquelles la personne s'oriente, se dirige dans le monde et se comporte dans la société en prenant part active à sa culture. Simmel parachève l'ouvrage commencé par K. Marx, mais resté chez lui une ébauche (cf. G. Namer, in M. Halbwachs, *Les Cadres...*, op. cit., postface).

3 James Clifford, George E. Markus (dir.) : *Writing culture, The poetics and Politics of ethnography ; Experiments in Contemporary Anthropology*, Berkeley, University of California Press, 1986, 306p.

Débat dans le dilemme : si le lieu n'est que sens, car il serait pour nous, pour moi. Si le lieu n'est que physique, mais alors, en l'absence de tout sens, il m'oppose unilatéralement ses conditions, m'impose ses températures, me force à subir ses contraintes. Il me résiste, et devient un pur obstacle à vaincre, un toujours mystérieux inconnaissable comme tel, en lui-même. Le même endroit ne parle pas à celui-ci, qui a parlé à cet autre, là, qui l'aura appelé et inspiré. Une nature, il s'agit de la domestiquer et découvrir par moi-même. Je chercherais à me la rendre plus familière, personnelle, à l'orner de mes œuvres, celles de mes mains, celles de mon imagination, de mon esprit. Pour y habiter. Qu'elle soit reconnue comme mienne. Pour atteindre ce but, il me faudra la contraindre à mon tour, pour la rendre malléable, soumise à mes caprices, aux nécessités ou aux futilités auxquelles je suspends mon existence.

Le lieu nous est-il donné dans ce pur matériau indistinct et froidement insignifiant, si nous voulions croire la nature si inerte, insensée comme telle? La nature s'étend-elle en nous et autour de nous comme pure matérialité, comme réservoir à babioles, ressources, matières premières et ustensiles ? N'est-elle plutôt qu'un jouet, pour nos illusions, un rêve, pour nous, quelque décor pour notre rêverie, qui toujours prédomine en nous, et nous égare loin d'elle, nous en détourne ?

Le lieu n'est-il qu'un point sur la carte ? Virtuel. Lieu-dit, haut-lieu, lieu sacré, édifice remarquable, autel, lieu de culte, menhir ou cromlech ? Un morceau de notre patrimoine ? Lieu conventionnel, toujours, et qui ne convainc que ses adeptes... Tout le monde ne va pas à Lourdes, ni à la Roche de Solutré, ou encore au Pont du Gard, au Pont-de-Monvert. Chaque forme de tourisme a ses clans, qui se tiennent à distance les uns des autres, voire se méprisent ou méconnaissent mutuellement.

Maurice Merleau-Ponty prononce un célèbre Cours : La Nature<sup>4</sup>. Elle serait l'entour de l'homme, mais son être aussi, en ce "lieu".

Gregory Bateson<sup>5</sup> écrit son testament scientifique, pour démontrer comment la nature et la pensée sont unes. Ambitueuse vision ! Edgar Morin a posé la question de la nature humaine, en un livre prémonitoire.<sup>6</sup>

Parler de notre trop humaine nature, ce n'est pas seulement insister sur ce que nous avons de non-divin, de perfectible, c'est pointer aussi le fait que nous sommes des "animaux", au sens médiéval ou aristotélicien du terme. Des êtres vivants, et non quelque déité supérieure ou toute-puissante.

L'homme doit-il "posséder", obtenir en propriété privée, transmettre à son enfant quelque morceau de cette terre<sup>7</sup>, pour que celle-ci lui revienne en propre ?

Où l'on découvre que, partout, les hommes ne connaissaient pas ce que nous avons élu pour sacré, notre rapport d'occidentaux à la terre, qui, chez nous se borne, se partage, s'hérite par succession... s'achète et se revend, tous termes ou actes juridiques que ne connaissent que très peu d'autres peuples, d'autres traditions, qui ne sont pas héritières de Rome, ni d'Athènes.

Par culture, par fait de coutume, nous aspirons à posséder la terre. A nous l'aliéner à nous-mêmes. A nous la disputer. Nous avons, pour cela, inventé ou perfectionné la guerre<sup>8</sup>. A y vivre seuls... Aberration inhumaine pour tant de peuples (nous les tenons pour des chasseurs-cueilleurs, avouant ou proclamant ainsi notre supériorité militaire...) dont nous connaissons fort bien les enseignements et sagesse, que nous ne devrions pas passer sous silence, mais nous essayer plutôt à en pratiquer pour nous-mêmes quelque'un des rudiments.

4 Maurice Merleau-Ponty : *La Nature* (Notes, Cours Collège de France), établi et annoté par Dominique Ségard, Paris, Seuil, 1995, 381p. Le cours se termine par cette déclaration programmatique :

*Les rapports du logos explicite et du logos du monde sensible feront l'objet d'une autre série de cours.*

5 Gregory Bateson : *Mind and Nature, a necessary unity* (1979), *La Nature et la Pensée*, Paris, Seuil (tr fr 1984, 237p.).

6 Edgar Morin : *Le paradigme perdu, la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973, 247p.

7 Ou bien devra-t-il survivre en déshérité sans terre ? Dans un bidonville ? Dehors ? Colette Pétonnet : *Espaces habités, ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1982, 175p.; Jacques Dreyfus : *La ville disciplinaire*, Paris, Galilée, 1976 ; du même : *La société du confort*, Paris, L'Harmattan, 1990.

8 Julien Freund : *L'essence du politique*, Paris, Sirey, 1965 (rééd. Dalloz, 2003), postface de Pierre-André Taguieff. Voir: [http://www.grece-fr.net/textes/\\_txtWeb.php?idArt=203](http://www.grece-fr.net/textes/_txtWeb.php?idArt=203). Les thèses de cet auteur écartent l'hypothèse que nous suivons, car elles n'envisagent pas la question de la nature du politique en notre relation aux autres, aux autres peuples, notamment ceux dits "sans écriture". Par ce curieux parti-pris, l'a. s'interdit donc a priori toute appréhension universelle de la problématique, car il a choisi de privilégier celle de l'état "moderne". Il s'interdit donc par avance d'oser affranchir la sociologie de ses cadres juridiques européens, et de la dégager de la tutelle du Droit Romain, lequel n'est qu'une forme historique parmi d'autres de ce rapport à la terre.

Norbert Rouland adopte une attitude plus nuancée et plus avertie sur ce point cardinal (*Anthropologie juridique*, PUF).

Inuits, Bushmen, Sioux... ne connaissaient pas de ces expropriations philosophiquement et spirituellement inadmissibles, inconcevables pour eux. La Terre est sacrée. Indivisible. Elle est respectable comme un Immense Inconnu Invisible que nous expliquera, nous fera ressentir une conception "religieuse", spirituelle, mystique, elle-même immémoriale, inexplicable, reçue en vision, sacrée. Elle est elle-même vivante, en sa vie propre.

Le lieu est ici exploration, découverte, méditation, prière, invocation, attente du sacré, appel, dans le respect de l'humilité devant l'invisible, du vivant, de l'animal, du caché, de ce que l'homme ne comprend pas en sa langue ni en son concept propre, car il doit apprendre celle toute en signes du très sensible animal, du Vivant qui lui communique personnellement et essentiellement quelque chose.

Secret que je ne pourrai recevoir, sauf si mon cœur et si tous mes sens n'écoutent assez pour percevoir l'inaudible, deviner l'imperceptible, accéder à l'intelligence de l'ineffable, à reconnaître les pouvoirs de la Vision.

Lieu(x), territoire(s), pays, espace(s)

Impersonnalité et abstraction de ces vocables polysémiques. Mots composites, agglomérations de multiples sens et références, issus presque toujours des expériences agronomiques ou militaires. Le vocabulaire est miné, usé, rouillé, grippé, effrité. La géographie, cela sert d'abord à faire la guerre, disait fort justement Yves Lacoste, dans la revue appelée Diogène, du nom du célèbre cynique qui répondit à Alexandre : ôte-toi de mon soleil ! Voilà bien une conception très méditerranéenne du lieu, plus précieux et plus riche que le roi le plus considérable, cet homme qui se piquait d'être un soleil pour ses sujets.

Thalweg, Adret-Ubac, versant Nord, berge, rivages, plages, banquettes au soleil, au cagnard. Terrasses et bistrots, restanques de lumière. Le soleil nous est donné.

Décrire l'espace, tel est le programme qui préside au projet géo-graphique. Cette jeune science française hésite encore entre physique et humain, matériel inerte ou vivant. Elle n'ose pas, dans ses approches et descriptions de l'habiter humain, aborder de front culture ou métaphysique, sauf pour établir des cartes ethno-linguistiques ou s'essayer à corriger par une cartographie plus perfectionnée le projet déjà ancien connu sous le nom de diffusionnisme (aires de diffusion d'outils, mais il s'agissait aussi des savoir-faire et savoir-être... usages "folkloriques", circulant de groupe en groupe, de lieu en lieu), laissant ces domaines à une ethnographie elle-même hésitante ou trop prudente en ses démarches, en France du moins (cf. l'œuvre de Carl Ritter, trop stigmatisé comme prussien, trop peu apprécié comme scientifique précurseur en bien des domaines ; mentionnons aussi Alexander Von Humboldt, qui fut, aussi et même, un très bon ethnographe, très novateur pour son temps et le nôtre).

La Géologie, la tectonique, la vulcanologie, l'hydrologie, l'astrophysique... explorent, décrivent et analysent les formations physiques de la Terre et du Ciel. Roches, eau, magma, ciel et étoiles... La Biologie étudie les formes de la Vie, du vivant animal ou végétal, en quelque milieu que ce soit.

La géographie peine à suivre par la synthèse les avancées de ces diverses disciplines autonomes.

Elle aura cependant prétendu les subsumer en une science plus complète, ou plus générale, synthèse qui étudiera la Terre, mais aussi la considérera dans son rapport avec l'Homme, donc englobant tout ensemble en cette vision idéale jamais atteinte l'histoire, la sociologie, le Droit, l'économie, la science politique, et enfin la culture, la langue, les mœurs... les usages, les coutumes, les faits religieux, rites, légendes, contes et mythes.

Les Géographes français, d'abord surtout physiciens, traitent de géographie physique, pour eux prioritaire sur toute autre. Ce sont des officiers d'artillerie. Ils pensent surplomb, position, repli, avancée, génie militaire, tranchées, épaulements du terrain, cachettes, dissimulations, souterrains, boyaux, tunnels, barrages, surprises, embuscades, percements et mines. Leurs comptages se dénombrent en tonnes de terre ou de roche, à remuer ou déplacer. Inventeurs d'engins, ils se transformeront très vite en excellents paysans, auteurs de fossés parfaits, de rigoles et canaux rectilignes, tirés au cordeau, de jardins à la française, ingénieurs de terrassements surélevés subtilement ordonnés, pour profiter au mieux des ruissellements, retenir les terres arables, ensuite sagement complantées en polycultures d'un art raffiné, érudit.

Ou bien ce sont des capitaines de Frégate, marins au long cours qui veulent tout savoir de la meilleure manière de s'établir durablement auprès d'un mouillage, de survivre sur l'île déserte.

Evoquer ici le Robinson, la robinsonnade.<sup>9</sup> Tant comme genre littéraire (il fut tout d'abord britannique, ce qui ne le déshonore pas, mais aussi Suisse<sup>10</sup> et de langue alémanique) que comme rêverie touristique, il témoigne de ce mythe persistant des origines, figure attardée remontée depuis les profondeurs des temps premiers, du tréfonds nostalgique des primitives survies archaïques.

Mais écoutons ce qu'écrit Aly Mazahéri : « Le roman philosophique et naturaliste du Shramana et de l'Apsara transmis à l'Iran occidental sous le titre de *l'Histoire de Salâman et Absal*. Traduite en anglais, au XVII<sup>ème</sup> siècle, d'après la version bien connue d'Ibn-Tufayl (mort en 1185), cette dernière histoire sera adaptée peu de temps après à la mentalité anglo-saxonne, sous le titre : *Aventures de Robinson Crusoe* »<sup>11</sup>.

Montagnards ou marins ? Les deux ensemble simultanément.<sup>12</sup> Le Bon Sauvage et Jean-Jacques Rousseau nous parlent encore, ne serait-ce que par défaut, c'est-à-dire en particulier lorsque nous prétendons ne plus vouloir les entendre.<sup>13</sup>

Maximilien Sorre,<sup>14</sup> Jules Sion,<sup>15</sup> Emmanuel de Martonne,<sup>16</sup> Jean Brunhes,<sup>17</sup> Pierre Deffontaines,<sup>18</sup> Raoul Blanchard,<sup>19</sup> André Allix,<sup>20</sup> C. Robert-Müller,<sup>21</sup> Marc Bloch,<sup>22</sup> Albert Soboul<sup>23</sup>... discernerez-vous parmi eux les historiens-géographes des géographes-historiens ? La liste des bons auteurs français sera longue.

Le cartographe Paul Vidal-Lablache,<sup>24</sup> auteur d'un remarquable "Atlas historique et physique", tout un programme. Comme quoi, la géographie serait le concret actuel et présent de l'histoire. Elle est plus que l'histoire humaine, elle est l'histoire longue des choses, de la Matière, de la Terre, toujours en évolution. Levasseur, pour qui tout établissement humain nécessite absolument un point d'eau, une source, va réordonner toute géographie autour de ce concept toujours premier, pour lui.

Toute géographie dérive d'un entendement issu lui-même de l'expérience des limites, entre ciel et terre. Une Cosmo-Graphie la précède ou lui répond.

Pour les anthropologues, elle résulte plus exactement de la projection sur le sol terrestre d'une cosmologie, d'une vision métaphysique toujours initiale, fondatrice. Cet entendement-là est donc tout entier un, et spirituel. La Terre est ainsi humanisée par cette vision.

Elle devient alors le secret terrible ou majestueux des Invisibles, ésotérique qu'elle rapporte à l'œil exercé par

<sup>9</sup> *Pique-nique tout terrain en Languedoc*, in *Terrain*, Carnets du Patrimoine ethnologique, N°12, p91-112.

<sup>10</sup> *Le Robinson Suisse : The Swiss Family Robinson* (from the German by J. Bonnett), London, James Nisbett and Co, ante 1895.

<sup>11</sup> Aly Mazahéri : *L'Âge d'Or de l'Islam*, Paris, Hachette, 1951, et EDDIF, Casablanca, M.Y.B. Retnani éditeur, 1996, 405p, p. 188.

<sup>12</sup> Fernand Braudel : *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, Paris, Colin, 1949.

<sup>13</sup> Jean Starobinski : *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957 (rééd. Gallimard, 1971).

Voir : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Starobinski](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Starobinski)

<sup>14</sup> *Les Fondements biologiques de la géographie humaine, Essai d'une écologie de l'Homme*, Paris, Armand Colin, 1943, 440p. Tout empreint encore de l'esprit colonialiste, et d'un peu de son idéologie raciste, ce livre est néanmoins capital, du point de vue de l'histoire des écoles géographiques en France.

<sup>15</sup> *La France méditerranéenne*, A. Colin, 1941, 222p.

<sup>16</sup> *Les Alpes, Géographie Générale*, Paris, Armand Colin, 1941, 214p.

<sup>17</sup> Par son approche de la géographie humaine (*La géographie humaine. Essai de classification positive. Principes et exemples*, Alcan, Paris, 1910, 844 p.), il annonce et préfigure le développement ultérieur de l'école des Annales (Lucien Febvre, Marc Bloch).

<sup>18</sup> Ses remarquables études sur l'habitat, la maison rurale.

<sup>19</sup> *L'habitation en Queyras*, La Géographie, XIX, 1909 ; *Grenoble*, Paris, 1910 ; *Altitudes et Habitat*, Revue de Géographie alpine, VII, 1919.

<sup>20</sup> *L'Oisans*, Paris, 915p, 1929.

<sup>21</sup> C. Robert-Müller et André Allix : *Un type d'émigration alpine, les Colporteurs de l'Oisans*, Revue de Géographie alpine, XI, 1923 (et Jules Rey, Grenoble, 1925), réédition PUG, 1979, 130p (préface Roger Canac).

<sup>22</sup> *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, 1931 (rééd. Pocket, avec une préface de Pierre Toubert, 2006), ouvrage capital ; Mais aussi *Les Rois Thaumaturges, Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre* (princeps 1924), Gallimard, 1998. A rapprocher de Ernst Kantorowics, *The King's Two Bodies : A Study in Mediaeval Political Theology*, Princeton, 1957 (*Les Deux Corps du Roi*, Gallimard, 1989). Ouvrage essentiel. Aussi l'élève de Kantorowics : Ralph Giesey, *Le Roi ne meurt jamais. Les obsèques royales dans la France de la Renaissance* (Trad. D. Erbnöther), Paris, 1987 (Genève, 1960 ; d'après sa thèse, 1954). Natalie Zemon Davis : *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XVI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Grasset, 1979.

<sup>23</sup> *La maison rurale française*, Paris, CTHS, 1995, 170p.

<sup>24</sup> *Histoire et Géographie, Atlas général*, Paris, A. Colin, 1910 (420 cartes et cartons), 131 pl., index.

le décryptage des cicatrices, des traces (Michel Leiris parle de *Biffures*,<sup>25</sup> afin de nous mettre sur la voie), cultures ou monuments qui y ont été déposés, abandonnés, ou laissés par les Hommes. Signes exotériques que révéleront au devin, à l'initié ou au visionnaire, les formes toujours incertaines, mystérieuses, évocatrices, de ce Sacré.

Les ayant comprises, il y verra dès lors de hauts symboles, sacrés, transcendants. Les dieux, les invisibles (Jean Servier<sup>26</sup>) seuls commandent et ordonnent dès les commencements du monde.<sup>27</sup> Le lieu est donné à l'homme par l'invisible.

Il convient donc, pour Pierre-Emile Levasseur et les siens, tout d'abord, pour qui se voudra géographe (autour de 1890), de recenser et mesurer les puits pérennes ou intermittents, citernes naturelles, gourgs et avens, les sombres cavernes<sup>28</sup> d'où surgit le torrent, la faille d'où s'écoule la résurgence, le bout du monde, la Foux (Fontaine). L'hydrologie commande et irrigue tout le reste. En témoignent l'hydronymie, la toponymie, les rites pratiqués au bord des sources, matrices originaires.

Pour Max Sorre, ce sont plus largement les ressources naturelles, les milieux, pris comme un ensemble de facteurs favorables. Ses analyses publiées vers la moitié du XX<sup>ème</sup> siècle préfigurent les approches environnementalistes ou écologiques d'aujourd'hui, où l'on parle écosystèmes, biotopes, niche (tiens, tiens!!) écologique, chaîne du Carbone, bulle climatique...

Elisée Reclus, l'un des plus grands et meilleurs,<sup>29</sup> écrit une *Géographie Universelle*, en une multitude de volumes illustrés de planches, cartes, et tableaux statistiques dont la matière aura été puisée par lui aux meilleures sources, directes ou d'archive, y compris celles des données démographiques, politiques et idéologiques.

Le fait est peu courant à son époque, ses analyses des mouvements des populations sont très fouillées, intégrant des dimensions ethnologiques ou culturelles exposées par lui telles que son temps, et lui-même aussi, pouvaient les comprendre.

Cette façon de construire son vocabulaire et sa rhétorique pour plaire et devenir accessible au plus large public (la remarque vaut encore pour Sorre), témoigne d'un art pédagogique élevé chez leurs auteurs, mais condamne de tels textes à vieillir plus vite, et paraître datés, à cause du style de leur écriture, trop bien adapté aux contextes des temps, et qui porte trace de ce moule trop étroit. Par leurs contenus néanmoins, et en particulier tout ce qui ressort des analyses générales (les chiffres, bien sûr, restent datés), ces textes ne sont pas déclassés du tout, ni dépassés, par endroit.

Les sources... bases de données ou références d'archive, encore un vocabulaire qui nous est devenu trop banal et si familier que nous ne l'entendons plus en son initiale fraîcheur. Il emprunte tout à cette science aux multiples facettes et approches (pédologie, tectonique... toujours du côté de la géologie). Nous n'en saisissons plus qu'à grand'peine les articulations et chaînages métaphoriques.

Son frère Onésime<sup>30</sup> nous propose un survol, en forme d'histoire illustrée, à raconter le soir aux enfants en famille, qui nous fera aimer et découvrir la Terre, rien de moins qu'un voyage à domicile, en imagination, lors de la veillée, par la lecture au coin du feu. Un documentaire savant et illustré, au temps où la TV, le bouquet satellite, la TNT n'existent pas encore. Une géographie entre imaginaire et matérialisme.

Cette technique pédagogique témoigne de leur commun désir que cette jeune science puisse devenir par leurs

25 *La Règle du Jeu. I*, Paris, 1948. Le lieu Afrique est-il ou non présent dans les œuvres des ethnographes ou des géographes ? En guise de réponse, lire, du même : *Miroir de l'Afrique*, Gallimard (Quarto), 1996, 1476p.

26 *L'Homme et l'invisible*, Paris, Robert Laffont, 1964 ; *Les Portes de l'Année. Rites et symboles, l'Algérie dans la tradition méditerranéenne*, Paris, Robert Laffont, 1962. « La science occidentale se conduit comme ces bourgeoises de province tenant salon, pour lesquelles un être humain n'existe que dans la mesure où elles l'ont admis à leur thé, le second mercredi du mois », in *L'Homme et l'Invisible*, op.cit., Cf. Maurice Faivre : *Un ethnologue de terrain face à la rébellion algérienne* (in [http://www.stratisc.org/Faivre\\_7.htm](http://www.stratisc.org/Faivre_7.htm)).

27 René Girard : *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, 1978.

Simone Weil écrit : « *Avant d'être une théorie de Dieu, une théologie, les Evangiles sont une théorie de l'homme, une anthropologie* » (cité par René Girard, in : *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Desclée de Brouwer, 1999, p.77).

28 Edouard-Alfred Martel : *Les Causes Majeurs*, 1936 ; *Les Abîmes*, 1894 ; citons aussi Norbert Casteret...

29 *Histoire d'un torrent*, pour nous, le panoptique d'une goutte d'eau qui fait surabonder le vase géographique...

30 *La Terre à vol d'oiseau*, Paris, Hachette.

ouvrages un plaisir populaire, une distraction répandue, un jeu où la curiosité sera stimulée, où se forgera la conscience citoyenne, économique et politique, par la découverte du monde en sa diversité. Enfin, qu'elle puisse être un succès éditorial (pour Hachette, en l'occurrence, leur principal éditeur).

Les frères Reclus : Elie, Elisée, Paul, Onésime. Ils sont quatre réfractaires à tout Etat (pour eux, la Justice demeure supérieure à l'Etat, même le meilleur), rebelles devant tout pouvoir bureaucratique, qu'ils regardent comme les stigmates décadents de la tragique dégénérescence de l'espèce humaine, tout le contraire de la civilisation. Trois au moins sont des géographes.

Antimilitaristes, anticléricaux, ils militent pour la paix et la concorde entre les peuples.

Opposés à tout esclavage, ils constituent à eux quatre une bande, sorte de dynastie anarchiste, mais ils demeurent les véritables pères de la géographie en France et notamment inspirateurs ou précurseurs de cette discipline, ni toute juridique, ni toute historique qui deviendra la science politique.

Non pas reclus, comme le voudraient leurs tenaces détracteurs, qui ironisent de ce patronyme qu'ils portent haut, mais perclus d'un trop plein d'analyses critiques, révoltés, persécutés dans l'âme, obsédés par l'injustice que l'Homme fait toujours peser sur l'Homme son semblable. Ce sont des fils de pasteur.

Et béarnais au surplus, donc tout imprégnés des souvenirs de la grande Reine Jeanne (D'Albret), des antiques savoirs de leurs Pyrénées. Ils sont sensibles et attentifs aux souffrances des humains, qu'il leur importerait de pouvoir soulager. Ils portent une haute conception philosophique et morale de la Justice, qu'ils placent à la racine de tout entendement, comme il convient toujours.

Ils tiennent leur rang, celui de leurs convictions toutes républicaines.

Le lieu est tenu, habité par des hommes vivant en société, collectivement unis par leurs croyances, leurs convictions, leur foi commune. *La Terre humaine*<sup>31</sup> connaît des civilisations multiples, différentes, animées par un besoin toujours ressurgissant de progrès, de générosité, de hauteur de vue, d'abnégation, d'instruction, de reconstruction morale et spirituelle. Ils se présentent comme radicalement athées... ce qui est leur manière d'assumer leur héritage, celui de la foi paternelle, en le débarrassant de ses scories piétistes et moralisantes ; ils ont lu et connaissent Kant, Schleiermacher, Kierkegaard, sur l'expérience de la foi du cœur, et bien d'autres théologiens ou philosophes. Ils croient en l'Homme.

Ce Lieu symbolise, par ses ordonnancements, ses cités, ses villes et villages, leur esprit fédéraliste, coopératif, solidaire, socialiste (au sens propre de vision prospective de la société idéale, de la concorde, de l'élévation philosophique à atteindre). Sa connaissance, la géographie, doit servir ces buts, partie intégrante, pour chacun de nous de notre être d'humain, effet de notre Nature, objectifs de progrès en développement et de civilisation, d'une humanisation en transformation continue.

L'histoire corrige donc le darwinisme par l'éthique, et devient l'art des mutations, démocratiquement conçu et pratiqué par un acte d'engagement citoyen, soutenu et développé par l'exercice de la science politique, qui résume dans le concret le tout de l'action la plus haute, qu'elle s'autorise à exposer comme tel.

La tribu relaye la communauté, le clan prolonge la bande, la cité (de Dieu, vision augustinienne) accomplit et exhause, accomplit la transcendance en l'humanité. L'église, avec son clocher, son horloge, pour compter les heures du travail, et scander jusque sur le champ du labour la prière,<sup>32</sup> surmontent la place du marché.

Le groupe soudé dans la lutte pour la survie, la horde, s'organise en société laborieuse et contemplative.

Les Reclus et leurs amis ne croient pas au pouvoir du chef, de droit divin ou non. Pour eux, donc, pas de chef-lieu, pas de place forte, pas de château-fort, sinon par accident, par erreur. Pas de seigneur, ni de prince absolu, intouchable. Donc, pas de valet, de domestique, pas de paysan ni d'esclave, pas de marchand, de pirate ni de bandit. Seulement des hommes, toujours faillibles, perfectibles, mais tous égaux.

Des villages et des quartiers, certes, oui, et qui rassemblent des communautés souvent prospères et heureuses. Mais point de ces Ninive, de ces Babylone, de ces Ziggourates avec leurs palais et temples massifs et prétentieux, grandioses signes rédhitoires de l'esclavage des masses et stigmates de la puissance impériale si honnie. Ni Troie, ni Sparte, ni Ur, ni Bagdad, ni Alep, ni Byblos, ni Petra. Point de Vieux sur la Montagne, ni de sectes de tueurs Haschichins.

<sup>31</sup> Expression saillante de Jean Malaurie.

<sup>32</sup> *L'Angélus*, 1858, tableau du peintre Jean-François Millet, école de Barbizon.

La ville est pour eux la transcription sur terre de l'Etat, symbole et moyen de la Justice, de la Concorde et de la Paix.

Des conceptions politico-métaphysiques (ou théologico-politiques) apparemment contradictoires paraissent inconciliables, et diviseront encore les philosophes en présence, mais elles peuvent conduire à l'harmonie.<sup>33</sup>

Athènes, tout au plus, et encore.

Beaucoup de villages de Provence ou du Languedoc<sup>34</sup> se gouvernent encore comme le faisait l'Athènes du temps de Périclès, de Socrate.

Sur le banc, au plein soleil du cagnard, siège toujours le Sénat, c'est-à-dire les anciens, les vieilles barbes chenues, les moustaches, les calvities ornées des casquettes, des bérets et chapeaux mous.

Sous les platanes des allées, sous leurs yeux ébaubis, passent devant leur regard ironique et attendri les gamins espiègles, toujours courant, les mégères affairées, qui s'avancent gravement d'un pas balancé, chaloupé, leur menue monnaie dissimulée sous leurs amples jupons, dans la jarrettière, la mine altière ou goguenarde, le chapeau fleuri des dimanches vissé sur le crâne et retenu aux oreilles par le fichus, avec leur cabas sous le coude, d'où dépassent la tête et le bec d'un canard étonné et toujours caquetant, coincé dans une botte de Céleris, un faisceau de Cardes amères, et quelque beau poireau pour la soupe.

Pierre Sansot nous dit :

*"En outre le village, dans sa matérialité sensible, existe bien à mi-distance du visible et de l'invisible. Il ne se contorsionne pas, il ne hurle pas, il ne s'exhibe pas, il ne martèle pas à la façon des mégapoles. Il respire, il pose ses pas, il écoute, il agit avec mesure et précaution, il laisse être les impulsions de la nature, il pousse la discrétion jusqu'à paraître somnoler. Son souffle, ses volontés, ses regrets ne sont visibles qu'à ceux qui perçoivent la nuance, les presque rien, les élans pudiques. Autant dire qu'il a quelque chose d'immatériel, qu'il se montre poreux aux signes venus de l'autrefois, que lui-même feint d'être le contemporain de ceux qui ont disparu. Dans la lumière d'août, il s'entoure encore des brumes du souvenir."*<sup>35</sup>

Abstractions bien « utiles », pourtant, que portent pour nous ces mots-valises à visée opérationnelle et scientifique, expérimentale et concrète. Lieu, milieu, territoire, terrain, terroir, pays... Mais surtout dépersonnalisation par ces notions mal fixées, déshumanisation des lieux du monde par l'effet de cette recherche de science, de ces mots, techniques, retaillés pour servir les raisonnements, les calculs, les stratégies tortueuses des décisions pratiques (les logorrhées circonvenues des départements dits de communication... quelle déchéance du contrat social ; voir les discours du Maire de Champignac, chez Spirou, éditions Dargaud), et pour convenir parfaitement aux caprices des avanies dont les intrigues bureaucratiques ou curiales (leurs mesquins machiavélismes) sont si friandes.

Ils finissent par nous faire croire que les lieux ne nous parlent plus par eux-mêmes, mais seulement par les commodités ou privilèges que nous y recensons. Ils nous sortent des univers du rêve, pour entrer dans ceux des réalités supposées telles.

Quittons maintenant les âges théologiques pour parvenir aux âges sociologiques, ainsi que nous le propose toujours Auguste Comte, polytechnicien, devenu sur le tard mystique. Et montpelliérain illustre, comme plus tard le seront aussi Max Sorre et Jules Sion.

Allons de la mystique à la considération pour autrui, à l'intelligence partagée.

Inventorier tout ce qui peut nous être utile, dans la nature. Mais la comprendre, l'aimer, la respecter. Compléter les acquis des romantiques, des Rousseau et Goethe, par une science renouvelée, mère de toute technologie novatrice, de tout progrès économique et donc tout bonheur social meilleur. Algorithme et équation de nos illusions présentes, les plus tenaces de celles qui bercent nos modernités (une mode qui se montrera peut-être finalement passagère?).

Inventaire du lieu. Archéologie de la mémoire. Mémoires primitives du Glanage,<sup>36</sup> des parcours de la

<sup>33</sup> Jean Servier : *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, 378p.

<sup>34</sup> Lucienne Roubin : *Le village provençal*, p99-119, in Daniel Fabre, Jacques Lacroix : *Communautés du sud*, Paris, UGE, 1975, 2 vol., 635p.

<sup>35</sup> Pierre Sansot : *Rêveries dans la ville*, 2008 (ouvrage posthume), Carnets Nord, Paris, 267p., p39.

<sup>36</sup> Paul Degrully : *Le Droit de Glanage, patrimoine des pauvres*, Thèse Droit, 1912, Montpellier, Roumégous et Déhan, 304p., annexes, bibliogr., index, table.



cueillette, des ramassages. Bois, poutres maîtresses, planches, Hourdis et bastaings. Mais aussi pailles, herbes, joncs, terre glaise, argiles, granulats, graviers, sables, ciments, chaux et mortiers.

Le matériau de construction de la maison de colombages, plantée sur ses pilotis. Palafittes, en lagune de Venise, cabanes des étangs du Roussillon, en roseaux, paillotes. Maisons alsaciennes, dans la large vallée du Rhin, posées en équilibre sur le sol mince, de faible épaisseur, qui recouvre à la surface la profonde nappe phréatique de ce puissant fleuve dont le travail remanie continuellement les constituants solides et liquides de ses instables sous-sols.

Les alsaciens sont donc un peu bateleurs, marins d'eau douce... Oncques, ce soir, à la rue des Bateliers, en Strasbourg. Ce que raconte un nom de lieu.

La géographie gomme d'abord, pour étendre et préciser ses descriptions, elle commence par effacer tout le vocabulaire de l'imaginaire du lieu, territoire borné et fondé, habitat établi premier, afin de pouvoir raisonner paisiblement en termes de ressources comptables dénombrables (eau, minerai, trésors enfouis, bitume, gaz, pétrole, pierres, roches, arbres... géothermie, éoliennes, énergie solaire), d'utilités pratiques, de matières dites « premières ». Elle s'égare et se noie dans l'économie...

Quel est ce fondateur premier ? Ce premier sens ? Ayant pris le parti de rompre avec les enchantements et rêves qui président toujours à la fondation des lieux habités, comme à concevoir toutes les "matières" les plus concrètes, cette science accomplit par sa vision administrative une matérialisation des espaces, qu'elle prétend affranchir et détacher de leurs rites<sup>37</sup> fondateurs et mystiques.

A tout cela, elle travaille malgré elle, et sans le savoir.

Passages, installations, bonnes fortunes, déménagements<sup>38</sup> restent pourtant et toujours des occasions de festivités, qui marquent dans les vies les mutations et transformations des étapes successives.

Elle va ancrer tout cet imaginaire très pratique et concret dans une vision chosiste, faussement matérialiste, qui se donne toutes les apparences d'une logique ou d'une épistémologie, toute industrielle, strictement fonctionnelle, éco-nomique, dont le but indirect sera de dégager ces nouveaux objets de leurs bases métaphysiques, cosmologiques, considérées comme dépassées, hors âge, non fonctionnelles.

Or, de les détacher ainsi de leur arrière-plan mythologique, affectif ou magique, les tue, les appauvrit, les vide de leur sens très matériel et les prive de leur charge d'âme (ce n'est pas un supplément, c'est compris dans le montant de leur valeur). Elimine en eux toute résonance, efface la trace ou la puissance de tout le vécu intense qui s'y est aussi sédimenté, inscrit.<sup>39</sup>

Que restera-t-il de ce lieu-ci, que je connais comme moi-même, s'il est soudain débarrassé de tout ce qui de ma personne et de ma mémoire l'habite ? Est pour moi lieu ce que j'habite, ce physique où je me reconnais comme chez moi.<sup>40</sup> Endroit que hante ma présence, où loge et réside en son rêve mon esprit. Murs où se sont inscrites mes visions nocturnes, les rêveries qui ont traversé mon âme, mes terreurs et mes attentes. Que serait une maison dont l'âme serait enfuie, chassée, disparue ? Une cellule de prison, et encore celle-ci pourra-t-elle aussi être décorée selon mon goût, aménagée et bricolée pour devenir mon lieu, mon antre, ma tanière, mon nid, bien reconnaissable, draps et casseroles, linges et mouchoirs qui portent mes odeurs, où s'entassent les artefacts de mes œuvres, les exsudations de ma peau, les produits du travail de mes mains, ouvrages et mémoires de mes sens, de mes fatigues, exténuations et jouissances, lesquelles sont, comme de juste, paroxystiques, donc toutes métaphysiques.

L'homme aménage de jour en jour, nuit après nuit, dans les veilles et les sommeils, sa niche, son petit coin, sa salle et sa chambre, son bureau même, son studio tranquille.

L'antre où il se retire pour terminer en paix sa vie, sentant sa mort venir.

Il établit ses points de guet, ses stations nocturnes, ses banquettes, ses couchettes. Se lève, se rassied, se couche, s'attable. Entre et ressort. Ses sièges. On dit le siège social. Fauteuil ou chaise (curule), chilienne et tabouret. Son commerce est de conversation, de partage, de rencontre, de fréquentation.

37 Martine Segalen : *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan, 1998 (Colin, 2005, 127p).

38 Le congélateur et le déménagement, *Terrain*, N°12, op. cit.

39 "Dans l'ombre des hauts-lieux : plaidoyer pour l'ordinaire des espaces", *AESTURIA, Patrimoine, territoire, représentations*, 2002, N°3, pp.203-215.

40 Ernst Wiechert : *L'enfant élu (Die Kleine Passion)*, tr de l'allemand par Clara Malraux, Paris, Calmann-Lévy, 1960, 238p.

Un art de vivre très grand bourgeois.

Cet établissement siège, double effet de redondance, à tel ou tel endroit, en tel quartier cossu, à telle adresse élégante, ou sur les Grands Boulevards.

Image d'une ville découpée en tranches, en portions (comme une pâtisserie, une pizza), avec ses beaux ou bas morceaux, ses tendres filets et ses abattis. Image pauvre, à visée fonctionnelle, pour se repérer avec la lutte des classes en tête sur le plan de ville déplié sur les genoux, en quête d'une adresse notée et repérée par triangulation (maintenant GPS, par guidage et cartes satellite, le satellite n'abolit pas la carte, il l'exhausse).

L'accessibilité automatique n'abolit pas le sens du lieu, ne parvient pas à faire disparaître ses épaisseurs sensibles et sémantiques, tactiles.

Le lieu, métaphores et anamnèse

Le mot de lieu appelle plusieurs remarques. Le terme... est déjà un paradoxe, qui dessine une ambiguïté insigne. Est terme ce qui marque frontière. Fin, extrémité d'un terrain. Borne. Grand arbre. Pierre dressée. Cairn. Est terme aussi, ce mot, ce vocable bifrède. Janus, dieu à deux visages.<sup>41</sup> Le janissaire garde les portes. Cet être bifront est le gardien des entrées, des chambres, des salons.

Ses deux têtes en une vous regardent devant et derrière. Ses quatre yeux, ses quatre oreilles vous voient et entendent au superlatif. Rien ne peut leur échapper.

Il se pourrait que nous, ethnologues et sociologues ayons cherché sans le savoir, à imiter cet être extraordinaire, à disposer comme lui de plusieurs yeux et auditions supplémentaires.<sup>42</sup> Serons-nous à la hauteur, capables de sur-voir et de sur-entendre ? De ne pas nous laisser égarer dans les superlatifs, piéger dans les paradoxes et ambiguïtés de notre langue ?<sup>43</sup> Saurons-nous traduire sans trahir ?

Selon mille légendes, les lieux sont hantés, habités, par des êtres d'abord indéfinissables, incertains, dont la nature ne se laisse pas dès l'abord clairement explicitement reconnaître. Gnomes, elfes, fées, feux follets, fantômes, vampires... Être, en un lieu, en un autre, dépend donc d'abord de ce que nous attendons, de ce que nous redoutons ou espérons de ce mi-lieu. Nous chercherons alors tantôt à nous prémunir de toute influence externe néfaste ou supposée telle, tantôt à exorciser des pratiques magiques, obscures, que nous imaginons avoir été appliquées à cet endroit, les hommes sont si méchants, savez-vous? Rôles protecteurs, rassurants, de cette partie sorcière, tragique et sombre de la culture.<sup>44</sup> Qui précède fonctionnellement, ontologiquement, tout habitat établi.

Il n'est pas difficile de retrouver des traces de tels comportements, défensifs par anticipation, dans nombre de pratiques très courantes aujourd'hui, que personne ne songe même plus à observer sous cet angle, celui des sorts, des prières aux ancêtres, aux mânes, des révérences aux esprits, ceux que nous continuons de matérialiser dans les objets-fétiches, supports de nos souvenirs.

Une personne, munie de quelque menue fortune, se décide à acheter un tout nouvel appartement. Mais celui-ci, ce local, vient de vider son locataire, qui en était le précédent propriétaire-occupant, lequel a maintenant quitté (dit-on déguerpir?) les lieux... Quelle est la démarche initiale ? En priorité, faire partir toutes les odeurs, toujours désignées comme mauvaises en cette occurrence fatale, dangereuse, risquée. Laver et nettoyer bien à fond l'appartement.

On le sait, depuis les rappels apportés jadis par l'ethnologue-historienne Lucienne Roubin,<sup>45</sup> chasser les toujours mauvaises odeurs d'autrui, les miasmes de l'Autre qui est pour nous cet inconnu, celui dont nous ne connaissons pas et ne supportons pas l'odeur (de sainteté, dans le cas contraire, c'est-à-dire si nous l'adulons d'un amour sans borne... lorsqu'il sera devenu notre passion), tel sera notre premier geste, rite fondateur,

41 Jan Amos Comenius : *Janua aurea reserata duarum linguarum*, Paris, 1659 (cité in Degrully, op. cit.).

42 Norbert Elias : *Engagement et distanciation*, Paris, Arthème Fayard (traduction Michèle Hulin, préface Roger Chartier), 1993 (1983, N. Elias), 258p.

43 Pierre Sansot : *Le goût de l'écriture*, in *Communications*, N°58, *L'écriture des sciences de l'homme* (dirigé par : Martyne Perrot, Martin de la Soudière), Paris, Ehes, Centre d'études Transdisciplinaires, 1994, Seuil, p.61-68 ; aussi Martin de la Soudière : *Ecrire l'hiver*, ibid, p.103-118.

44 Pierre Sansot : *Les pilleurs d'ombres*, Paris, Payot et Rivages, 1994, 239p.

45 *Le Monde des Odeurs, dynamique et fonctions du champ odorant* (préface Pierre Chaunu), Paris, Méridiens-Klincksieck, 1989, 296p.

avant de consentir à remettre notre destin dans les devenirs que nous aurons désormais imprimés au lieu, le faisant nôtre par cette grande désinfection rituelle primitive, à laquelle il nous est impossible de renoncer. Ce serait nous exposer aux pires dangers des invisibles (ici, nous disons les microbes, les germes... car nous croyons savoir de quoi, de qui, il s'agit...). Nous voulons parler entre autres des bacilles et autres virus infects, épidémiques, nauséabonds.<sup>46</sup> Notre odeur y sera désormais notre marque, notre signature.

Que dire des nettoyages, frénétiques, appuyés de travaux de rénovation ou de réfection, les termes ne sont-ils pas assez parlants ? De grattages en enduits neufs, de peintures en re-plâtrages, de ponçages, d'embellissements en cache-misère, afin d'éliminer bien à fond la moindre trace, la moindre effluve, la moindre poussière, la plus petite ou sublime humeur de nos prédécesseurs ? Il nous faut place nette, vierge. Pourquoi cette si troublante obsession ? C'est que nous restons très primitifs. Et primesautiers de surcroît. Nous désodorisons et repeignons les parois, déployons des parquets, changeons persiennes et cadres des fenêtres doubles vitrages... nous changeons le décor, pour y composer, nous seuls, nous très exclusivement, les "tout nouveaux tout beaux" tableaux de notre existence, au demeurant toujours aussi plate et insipide (en son matérialisme trop primaire notre cœur s'est tout desséché), pour composer ou improviser les toutes nouvelles scènes, parties et actes (au sens théâtral ou dramatique, cette fois-ci) de cette vie chétive qui nous tient lieu de providence, de destin fatal, dirais-je.

Où réside la malédiction ? Dans les lieux, ou bien en nous-mêmes ? Ce Mal, est-il de la Nature, ou bien plutôt de notre nature toujours plus mystérieusement voilée, à portée mais presque inexorablement méconnue de nous, toute étouffée par notre indolence, notre angoisse sourde ?

Pourquoi un tel acharnement à faire de cette manière, place aussi nette ? Propre en ordre.<sup>47</sup> Cette propension à effacer même le plus banal, le plus inoffensif souvenir de ces autres que nous n'avons certes pas assez bien connus, mais qu'il nous faut maintenant tenir de force à la plus ample distance que possible, bien à l'abri et protégés que nous sommes de nos exorcismes et de nos incantations ? Pourquoi cette haine, cette crainte à peine masquée des autres personnes ? Ne pourrions-nous, plus facilement, et peut-être même très confortablement, tout compte fait, imiter le Coucou, nous couler avec volupté dans leur existence, revêtir leurs atours, vider leur garde-manger, nous parer de leurs mérites, accaparer leurs ressources et singer ou apprendre leur culture ? Resterons-nous encore longtemps des pillards et des prédateurs honteux, hypocrites, cachottiers ?

Pourquoi est-il si interdit de s'approprier ce qui a appartenu à d'autres, autrefois, qui fut naguère leur cocon ? Leur intimité, à laquelle nous avons peut-être participé en personne, car nous étions de leur entourage ? Cet interdit puissant, bien sûr, se trouve mille et une fois justifié par des raisons psychologiques (ce n'est pas moi, j'ai besoin d'avoir choisi en personne ce qui m'entoure ou m'habille), ou bien il sera conforté par des raisons morales : on ne sait pas, méfions-nous un peu, car ils furent peut-être de sales personnes, de sinistres individus très peu recommandables... porteurs de mystérieuses et terribles maladies, infestés de microbes et de germes. Nous ne voudrions pas hériter de leurs tares natives, ni rester condamnés, contaminés par eux.

Ainsi chante, à rebours de cette aversion archaïque inintelligible, le poète :

« Nous y retrouverons leur poussière, et la trace de leurs vertus », nous susurre joliment le beau Serge (Gainsbourg ou Gainsbarre, au choix), dans sa Marseillaise.

Ignoble poussière, où nous ne retournerions point, pour tout l'or du monde.

Retrouver le sens tout communautaire, des partages des objets et des lieux, tel est maintenant posé l'enjeu du vivre ensemble. Là, il se rassurera. Dans une gestion enfin collective des ressources, des revenus et des agréments. Une égalisation plus poussée des fortunes. Où le collectif ne sera plus pauvre, pour le profit du plus petit nombre, qui se vautre dans les surabondances, où le pauvre ne sera plus cette masse d'esseulé(e)s oubliés, qui se meurt en silence. Telle sera la ville phalanstère des futurs.

<sup>46</sup> Jean-Claude Kaufmann nous parle sur les machines à laver le linge sale en famille. Lavages et scènes de ménage sont très correctement explorés par lui.

<sup>47</sup> Geneviève Heller : *Propre en ordre, habitation et vie domestique, 1850-1930, l'exemple vaudois*, Lausanne, Editions d'en-Bas, 1979. Colette Pétonnet : *Le cercle de l'immondice*, pp108-111, in *Le Génie du Propre*, Annales de la Recherche Urbaine, Paris, MELATT, N°53, décembre 1991.

Lieu de sens, sens des lieux.

Non pas le sens des paroles, mais celui, maintenant (main-tenant) des actes. Nous en observerons les usages, les images et représentations. Les gestes dits techniques, les rituels qui se cachent sous cet épithète de « technique ». Les aversions qui s'y révèlent, bien à l'abri des Conventions, du Droit de Propriété, qui y règlemente les privautés, y protège les intimités nécessaires, y cultive les pudeurs, les secrets de voisinage ou d'alcôve, de famille.

Pesanteurs des liens sociaux :

Lieu n'est pas lien. Quoique. Lié à cet endroit, où je me trouve bien forcé de revenir, je le suis, attaché, capturé. Ce coin, ce quartier garde en otage mon épouse, les miens, ma progéniture, et mes biens.

Tel est ce que je dois bien considérer comme mon pays, cet endroit où tous ceux auxquels la vie m'attache se trouvent et retrouvent, où j'espère les revoir.<sup>48</sup> A l'issue du périple, de l'errance exploratoire en quête de gibier, de la maigre pitance, de quelque rapt, vol ou pillage, ou d'un bon travail honnête et juste.

Une économie de la dérobadie discrète nous habitue et accoutume aux dissimulations et aux fuites. Aux mensonges et aux leurres. Il faut effacer les traces. Trouver des sentiers aux biais improbables, détournés, qui déjoueront les meilleurs des pistards. Retours et détours d'expédition de chasse. Retrouver le campement, la hutte, le cercle des feux,<sup>49</sup> bien défendu par sa position favorable.

Mon foyer nourricier, j'y partage avec les cuisinières, mères et filles, les joies, attentes et angoisses, les approvisionnements et collectes, cueillettes et modes de la cuisine, les fours et brasiers, les pierres chaudes, chaudrons et casseroles, l'odeur de la pâte qui lève. Le transport des fagots, des brindilles, des troncs et des branches, pour bâtir et rallumer le feu. La cueillette des herbes, pour les soupes et tisanes, fricots et ragouts. Des racines et bulbes, dont nous sommes friands. Des fruits et graines.<sup>50</sup>

Je suis lié, comme le fagot, car attaché comme lui. Le sentiment et le symbole confondent l'être, l'avoir, le paraître. L'autre de ma cuisine, mon convive commensal, mon compagnon de chasse, ou de pêche, celui qui ma table partage et ma cour aussi. Peut-être ma couche, ou plutôt celle de ma fille. Lui aussi, je me l'attache, de mille serments, de dix alliances, afin qu'il finisse dorénavant demeurer chez moi. Devienne mon gendre, et le précieux allié, le défenseur et témoin, le juge qui départagera équitablement entre les miens, mon partenaire et collaborateur, mon héritier.

L'homme finit par être attaché comme le chien à sa niche. Il revient toujours auprès de son anneau, va au bout de la laisse et revient, tel un boomerang, près de sa gamelle.

Locus et focus.

Lieu prestige, d'honneur. Lieu sacré. Centre de mon attention et point de fuite. Objet de mes regards, de mes convoitises, de mes gâteries ou de mes générosités.

Lien ou liens, marital, conjugal, parental, commensal encore.

Le ménage des champs<sup>51</sup> répond au ménage des sens. Former et travailler, pétrir la terre, ameubler le terrain, c'est former l'homme, qui se transforme soi-même en ce travail de réforme et de réorganisation de la nature autour de lui. C'est cela, construire son habitat, rendre la terre vivable.

Les champs, toujours gagnés sur les friches, les Hermes (lieux incultes).<sup>52</sup> Rompudes, essarts, clairières dessouchées, défrichées, mises en culture (sur brûlis). Terrasses irriguées ou non (arrosées alors par les

48 Pierre Sansot : *Le retour au pays natal* (mms inédit, 1980).

49 Jacques Lizot : *Le cercle des feux. Faits et dits des indiens Yanomami*, Paris, Seuil, 1976.

50 Paul Degruilly : *Le Droit de Glanage, patrimoine...*, op. cit.

51 Olivier de Serres : *Le Théâtre d'agriculture ou le mesnage des champs*, 1600.

Voir : Lequenne Fernand, *Olivier de Serres, agronome et soldat de Dieu*, Berger-Levrault, 1983, 197p.

52 Gaston Roupnel : *Histoire de la campagne française*, Grasset, 1932 (Plon, Terre humaine, 1974).

Charles Parain : *La Méditerranée, les hommes et leurs travaux*, Paris, Gallimard, 1936.

Léon Pasquier : *Le Caillar, le Vistre et le Rhône à travers les âges*, Nîmes, Bené, 1981, 415p. (Lacour, Nîmes, 1993).

pluviales). Traversiers ou restanques, bancels, qui retiennent les eaux. Une proto-histoire de la colonie, de la culture, au sens plein du travail de la terre. De la marche vers l'ouest.

Le lieu comme culture, du mouvement, du transport, des exils, des enracinements neufs, des transhumances. Des transhumances originaires, à pied derrière les grands troupeaux sauvages.<sup>53</sup> Nous avons découvert des loups, domestiqué et apprivoisé des chiens, pour nous aider en toutes ces poursuites et ces gardes nocturnes.<sup>54</sup>

De tels comportements proto-historiques se rencontrent en maintes villes très modernes, et si divers, en très grand nombre, infiniment variés. Les mégapoles avec leurs Sky-scrapers (gratte-ciel) les connaissent, avec leurs guetteurs, leurs balances, leurs traîtres. Leurs indics et leurs flics. La brigade des stupés et celle des mineurs. Les rondes.

Les mêmes interlopes ont subrepticement ouvert nuitamment les portes de la ville, ainsi lâchement livrée aux ennemis qui étaient tenus en échec jusque-là par ses murailles hautes et puissantes.

La ville, définie par ses confins, ses limites, ses murs de démarcation, mais aussi ses grossièretés, indignités, trahisons et vilénies.

Ses égouts, souterrains, douves, poternes, tourelles, donjons, machicoulis. Ses Twin Towers si vulnérables.

Ses grilles, ponts-levis, portes épaisses. Serrures, cadenas, clés, verrous.

Prisons, culs de basse fosse, oubliettes.

Ville-Forteresse (Vauban) et camp fortifié, sur le modèle expliqué par Jules César (*De Bello Gallico*). Engins de mort, le pal, la question, l'écartèlement, torture et vérité divine, forcément divine, arrachée par l'ordalie, torture de l'eau, la cage de fer plongée dans le fleuve, ou celle du feu, épreuve purificatrice et révélation de la vérité. Triballium (travail... au corps !!), supplice de la roue, des chevaux (arrachement des bras et jambes attachés à quatre vigoureux perchons bons tracteurs).

Lieu... de supplice, en lieu (!) et place de Justice. La punition en place publique (Haute Cour) des crimes, l'arbitraire des procédures, les règlements de compte personnels du souverain déguisés en complots et crimes d'état... Le lieu comme expression publique des puissants. La construction progressive du vivre ensemble, de la ville bourgeoise comme lieu de liberté moderne.

Arènes antiques, Grand Théâtre des délices ou des vices, du Circus Maximus et ses courses de char. Distractions de clients, d'esclaves courtisans, cercles des obligés et des assistés, des mendiants.

La lieue, le lieu, faire parler les vocables :

Incantations. Dérèglement verbal, littératures du chaos.

Bottes de sept lieues, vitesse, transports et télécommunications, vers une civilisation de l'ubiquité, des masques et faux nez. Quelle est cette vision des lieux que je traverse, lorsque, comme dit le motard (celui qui pratique la moto...), "je mange du bitume" ?

Elle consiste, sous mon regard tout entier fixé sur la route, à rechercher la meilleure trajectoire de la piste, à éviter les bosses et trous du revêtement, à prendre dans le virage la meilleure corde.

De temps à autre, je peux lever le nez, pour apprécier quelque belle perspective, si le tracé de la route me ramène sur un point haut, depuis lequel la vue s'étend au loin alentour. Sinon, je suis collé par la vitesse et vissé à la machine qu'il faut tenir à sa bonne place dans cette course.

Les ralentissements et les reprises, au rythme des accélérations et freinages, absorbent toute l'attention, qui doit être grande. Il faut être en très bonne santé physique et mentale, psychologique et morale, pour supporter et développer correctement un tel exercice.

La vigilance et la résistance sont grandes, car les dangers et surprises ne manquent pas. Tracer la route, tailler la route, nous évoluons en milieu ouvert.

<sup>53</sup> Pierre A. Clément : *Les chemins à travers les âges en Cévennes et Bas-Languedoc*, Montpellier, Les Presses du Languedoc, 1983, 377p., cartes.

<sup>54</sup> Anne-Marie Brisebarre : *Bergers des Cévennes*, Nancy, Berger-Levrault, 1978, 192p.

Les bas-côtés sont habités. Quelqu'un, homme ou bête, animal petit ou grand, peut à tout instant surgir, survenir au-devant de la roue, couper la trajectoire véloce et agile de la bécane (motocyclette). Les yeux et le système nerveux anticipent cette surrection en permanence. Quand l'obstacle va-t-il se dresser ? Nous ne pouvons laisser cela au hasard, ce serait jouer gravement de notre propre vie. Nous ne sommes que bien peu de chose.

La tension de cette attente continue (elle ne doit pas devenir une angoisse, nous devons donc nous maîtriser, rester parfaitement stoïque) est difficile aux esprits peu concentrés, peu habitués aussi à tutoyer leur propre mort, trop soumis à la crainte vaine, à la peur fugitive, peu entraînés à absorber le stress (action de l'Adrénaline sur le cerveau et le système nerveux).

Ici, le paysage qui défile est donc connaissance intime de soi, expérience de la finitude, dedans comme dehors. Des limites, qui sont seulement les défauts de notre respect pour lui, pour tout ce qui vit en ce monde habité, si densément habité, que ce soit en ville ou à la campagne, en plaine ou en montagne, dans les airs et sur les mers, ou dans les dessous des océans. Existences, âmes qui vivent, beautés naturelles que nous devons épargner, plus que nous-mêmes.

Ce n'est pas seulement de sécurité qu'il s'agit, mais de vivre, de tenir prudence et sagesse extrêmes. Approfondir notre conscience de la précarité de notre vie, cette expérience est philosophique, même si bien des motards ne sauraient pas en parler ainsi.

Je crois plutôt qu'ils ne l'oseraient pas, eux qui préfèrent ressentir en leur peau, en leurs chairs, en leurs nerfs, en leur cerveau, l'intensité physique, neuro-physiologique de cette expérience, plutôt que de s'essayer aux sinuosités et arabesques vaines et factices, pour eux, du langage, de ce verbe au bavardage facile.

Le verbe comme repos et délassément leur est presque inconnu. Ils ne se permettent de parler que pour dire ce qui est utile, le minimum vital. Quelques mots en plusieurs heures, mais ces mots doivent porter, sonner juste. Ils préfèrent aux dépenses inutiles de paroles creuses les exténuations des gestes savants, adroits, des exercices forts, continus, intensément habiles, où ils engouffrent leurs énergies à vif.

Ils se contraignent eux-mêmes à ne vivre qu'au physique. Ils abordent la vie de la manière la plus nue, la plus crue. C'est ainsi qu'ils veulent la goûter, la savourer toute.

Le voyage, la longue course, nous font apprécier la halte, le repos nécessaire et salvateur, à intervalles réguliers. Nous devons nous dégourdir les jambes, boire, nous restaurer, satisfaire quelque besoin naturel. Ou bien, fumer une cigarette.

Le bon guide, le bon pilote, le bon chauffeur, sait où et quand il lui convient de savoir s'arrêter, à temps et dans un lieu où la halte sera paisible et sûre, tranquille, reposante, apaisante.

Le temps est lieu, et réciproquement. Le temps s'allonge avec ma fatigue. Il se dilate aussi en mon repos. J'ai perdu mon allant, mon enthousiasme. Je peine à continuer d'avancer.

Le lieu est si plaisant que je m'y attarde excessivement, au risque d'exposer mon retour, mon arrivée à destination à de plus grands dangers.

Je dois donc me ménager, mais surtout ménager les forces et le bien-être moral de celles et ceux qui voyagent en ma compagnie, placés d'office sous la garde de ma vigilance, au bénéfice de la force des acquis de mon expérience.

S'installer, les vaches et le lieu.<sup>55</sup> Pour choisir le meilleur emplacement avant de fonder une ville, laisser aller (vaquer) le troupeau, qui, au soir, trouvera le meilleur refuge, toujours sur un promontoire, bien à l'écart des eaux, loin des couloirs d'avalanche. S'établir là.

L'animal nous montre le lieu de la retraite, où nous connaissons la tranquillité et la paix. La *querencia* ressort de ce même savoir instinctif, où le Taureau dans l'Arène cherche et trouve son refuge, son abri, son camp, dont le matador devra le faire sortir par ruse et astuce, pour parvenir à se jouer de lui.

---

<sup>55</sup> Michel Serres : *Rome ou le Livre des fondations*, Paris, Grasset, 1983.

La caverne, le tohu-bohu, l'hécatombe et le cri de la terre qui enfante, le sacrifice originaire expiatoire.<sup>56</sup>  
 La vision christique, éon et apocalypse : une réflexion sur la Création par le Verbe de la Terre, bien proche, presque dans l'esprit de la religion de Mithra.

Dionysos à ciel ouvert.<sup>57</sup>

Les jardins d'Adonis.<sup>58</sup>

Le pique-nique, tradition impulsée et lancée par la Cour britannique.

Le Wanderer, le promeneur solitaire,<sup>59</sup> le Jeune Werther.<sup>60</sup>

Charles Baudelaire et l'exploration des villes.<sup>61</sup>

Henry Miller,<sup>62</sup> l'érotisation des (non-)lieux. Le lieu lui est indifférent, pourvu qu'il aime. La Ville, Paris, en tant qu'école de la pulsion, de l'apprentissage de soi.<sup>63</sup>

Paris vu par Ernest Hemingway<sup>64</sup> : les croissants, le petit café noir, le Grand crème, le petit déjeuner au matin, près des Halles.

Le lieu comme abattoir (Les Halles), les marchés couverts, les arcades.

Le tango des bouchers de La Villette (Boris Vian), l'écume des jours (évanescence des lieux, le lieu comme territoire du rêve, fantôme éveillé, irréel et réel).

Les cours, les places, les boulevards, les allées. Le grincement si caractéristique du portillon de l'entrée dans le Jardin Public, dont les gonds sont perpétuellement rouillés. Négligence du gardien, qui ne les graisse pas assez souvent. Mais enchantement des enfants, qui apprennent à reconnaître de loin, à l'oreille, si quelque nouvelle personne accède à leur jardin, territoire de leurs jeux.

Le lieu comme jeu d'enfant. Découverte, pour de petits citadins, des plantations, des arbres, des massifs de fleurs, des oiseaux, des cascades, des poissons rouges, des carpes, des jeux d'eau, des ponts, passerelles et ruisseaux, sur lesquels circulent des barques (promenade au Bois de Boulogne) entraînées par un courant artificiel (miracle des motopompes).

Henri Michaux.<sup>65</sup> Le lieu comme déréalisation, reconstruction poétique, exploration des imaginaires ordinaires et de leur efficacité.

La ville comme incandescence poétique, théâtre muet des explorations de l'âme inquiète, hantée par des lieux merveilleux ou effrayants.

Jean-Paul Sartre, son expérience toute nouvelle (quelque peu béate) de la Mescaline, en ville, avec la révélation qu'il veut *érotique* de cette racine, au Jardin du Luxembourg, quand il la voit pénétrer voluptueusement le sol, *sexuellement*, s'enfoncer dans la terre, comme une verge gonflée de vie plongeant dans les épaisseurs du terrain (*La Nausée*<sup>66</sup>).

---

56 M. Serres, op cit.

57 Marcel Détiéne : *Les Jardins d'Adonis. La mythologie des Aromates en Grèce*, Paris, Gallimard, 1972 ; *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachette, 1986, 120p.

58 Idem.

59 Rousseau.

60 Goethe.

61 Walter Benjamin : *Passages parisiens*, in *œuvres I*, Gallimard, 2000, 395p., p32-35 ; *Destruction et mémoire*, *ibid.*, p.42-46 ; *Hachich à Marseille* (trad. Maurice De Gandillac), in *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 2000, 495p., p.99-116 ; *Paris, Capitale du XIX<sup>e</sup> siècle* (trad. Maurice De Gandillac), in *œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, 482p., p.44-66 ; *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 1973 (1990), 284p.

62 *Tropique du Cancer* suivi de *Tropique du Capricorne*, Paris, Stock, 2005 (1934; 1936), 840p.; du même : *Plongée dans la vie nocturne* (extrait de *Printemps Noir*, trad de *Black Spring*, 1935), Paris, Gallimard, 1946 (rééd. 2006, 122p.).

63 Luc Dietrich : *L'Apprentissage de la Ville*, Paris (1942), coédition Eolienne, 1995, 368p.

64 *Paris est une fête*, Paris, Gallimard (*A moveable feast*, 1954), 1964, 240p.

65 *Les Grandes épreuves de l'esprit, et les innombrables petites*, Paris, Gallimard, 1966, 207p.

66 Paris, Gallimard, 1938.

Sartre, jeune bourgeois de bonne famille (*L'enfance d'un chef*<sup>67</sup>), se cherchant encore, tout étonné d'assister à ces noces barbares, que ses yeux découvrent. Ou comment il constate enfin combien et comment la nature est bien vivante, que ce milieu matériel n'est pas si inerte, si passif qu'il l'avait cru d'abord.

Albert Einstein : la masse dépend de la vitesse, elle n'est que lumière, de part en part, comme tout ce qui est physique, ce qui rejoint ce qu'avait vu Novalis, quelque temps auparavant.  
Le poète, dont les visions sont en avance sur celles du savant (aura dit Baudelaire).

L'anamnèse, les hommes et leurs lieux de mémoire.

Les itinéraires initiatiques, arcanes, passages, les dérives et errances, ou les métamorphoses du soi dans les labyrinthes du vécu, de l'expérience (Cornelius Castoriadis,<sup>68</sup> Humberto Giannini<sup>69</sup>).

La construction des situations (Guy Debord, Raoul Vaneigem... les "situationnistes"). Le lieu comme détournement, comme sitologie, comme *société du spectacle*, ou comme privation (cette école développe une vigoureuse pensée du manque, de la frustration, plutôt que du désir... ils sont trop peu troubadours).

La Maison-Dieu. Maison-lieu, de vie, de mémoire, de fête, de célébrations. Rites de passage, d'âge, de fortune ou d'infortune, séparations et deuils, naissances, mariages et morts, départs ou arrivées.

Par un récent passé, nous avons abusé de ce que nous avons cru découvrir sous le nom de structuralisme. Nous avons alors tout oublié pour nous repaître de ce tout nouveau stimulant universel.

Multipliant les techniques, appliquant chacune d'entre elles à ce que nous croyions pouvoir isoler derechef comme un lieu particulier (un champs, locus) de l'investigation scientifique, comme un objet singulier, nous sommes devenus obsédés de second et de troisième niveaux du texte, dimensions aussi, macro ou microscopiques de la chose, de la matière, de la cellule, de l'électron, du quanta, du concept, de l'image.

Le vertige des emboitements sémantiques que nos frénésies nous portaient à soulever partout nous a éloignés de la nature vibrante, toujours vivante, des textes comme de celle des choses de la nature, de la Terre.<sup>70</sup>  
Nous ne voyions plus que les artifices de l'architecture, les relations, les liens, les articulations et les nœuds.

Délaissant au loin, hors champ, les subtils vibratos des inter-textes, des entre-deux, des tensions, des étonnements et des surprises, des mémoires en conflit, des troubles et incertitudes, des contrastes entre lieux, des paradoxes inhérents aux diversités et variétés des sociétés humaines, aux divergences de sens et de valorisation des perceptions.

Variations, non seulement entre les personnes et les groupes, mais entre les cultures, tout à la fois collectives et individuelles, "lieux" offerts en principe à la libre participation de tous ces humains, moyennant une certaine initiation préalable.

Examiner en détail pourquoi l'assimilation universelle, ou plutôt universaliste ne se réalise pas, ou pas encore, nous entraînera sur une piste complexe, dont le sentier le plus connu est désigné du nom d'acculturation. Simmel, ici encore, nous aura préparé bien des voies, dont beaucoup restent dramatiquement inexplorées pour le moment.

Cette période récente, à côté de véritables découvertes,<sup>71</sup> nous a enfermés en des rigidités disciplinaires mortelles.

Il ne s'agit pas, lorsque nous trouvons quelque chose qui nous semble pertinent, de généraliser de toutes parts et de tous côtés la recette, de voir tout à coup midi partout à l'aune soi-disant nouvelle de cette horloge jusque-là inédite.

A ce compte trop précipité, chaque nouvel outil technique ou conceptuel suffirait à bouleverser d'un seul coup une science décidément bien peu crédible, puisque si fragile, si fluente, toujours glissante et incertaine

67 in *Le Mur*, Paris, 1939.

68 *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978, 316p.

69 Voir infra.

70 Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*.

71 *Les mytho-logiques*, de Claude Lévi-Strauss. Voir aussi *œuvres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 2008, 2063p.



d'elle-même, titubante.

Restons donc plus prudents, sages, raisonnables et mesurés. Ce n'est d'ailleurs pas la science qui en ressort toute changée, pas toujours en bien, mais le monde, les autres, nous-mêmes et la Nature, ce cosmos dont nous faisons toujours partie,<sup>72</sup> cet univers que nous avons voulu confondre avec notre *Oikos*, que cette dérive hypnotique de notre science nous conduit à bouleverser et chambouler à l'excès.

Nous agissons comme si les tempêtes mentales, représentationnelles, tsunamis inter-psychiques que nous ne cessons de déclencher n'avaient aucune incidence, ni sur les autres, ni sur nous-mêmes.

En somme, à ce compte, nous nous montrons fort peu diplomates, et de très piètres psychologues. Notre irresponsabilité éclate subito.

La Kabbale et les kabbalistes sont là, avec leurs diverses époques et les strates qu'ils déposent tour à tour, pour nous rappeler que les "palais de la mémoire" (Augustin d'Hippone, *Les Confessions*, commenté par Frances Yates<sup>73</sup>) sont immenses, que leurs recoins bien cachés paraissent toujours plus invraisemblables à notre entendement limité, à nos sens émoussés par la fatigue, usés jusqu'à l'exténuation et défaits par les paroxysmes des satisfactions de nos dévotions excessives, de nos insolents plaisirs, dont les abus nous stressent et nous vident de toute substance spirituelle et vitale, diminuant notre être.

Redevenons-nous capables des recueils dont cette part obscure ou secrète de notre nature a besoin? Des ressourcements et retrouvailles, des enracinements<sup>74</sup> toujours et encore nécessaires à notre équilibre?

Ils nous étonneront donc encore, ces corridors labyrinthiques.

Nous n'aurons jamais fini d'en entendre les nuances, les résonances, les échos de nos propres pas, d'en surprendre les musiques de nos œuvres propres, d'en percevoir les harmoniques quasi infinies, d'en ressentir les vertiges et d'en souffrir les extases jouissives,<sup>75</sup> d'en connaître les effusions mystiques, où nous succombons.

« *Le passé n'est pas mort et enterré. En réalité, il n'est même pas passé* », a dit William Faulkner (cité par Barack Obama, Discours du 18 mars 2008 à Philadelphie<sup>76</sup>). Forte constatation.

Il en est des textes comme de ces lieux, où s'entrecroisent et s'enlacent les renvois vers d'autres lieux, les liens des chemins, les directions, les croisements, carrefours des liaisons complexes de leurs communications et inter-résonances, harmoniques ou non.<sup>77</sup> Celles-ci s'entendent ici aussi bien au sens physique que symbolique, ou virtuel, notamment par l'informatique (il existe des virtuels du rêve... et bien d'autres), qui n'ouvre pas sur des hors-lieu insensés, mais sur des réseaux, des enchevêtrements symboliques de circulation de signaux immatériels mais très réels, reçus dans le présent de l'internaute.

Les cols, les ports, les passages... les portes et les fenêtres, par où cela bouge et circule, importent plus que la statique ici et maintenant, vide de cette fixité relative toujours fragile, vieillissante, de leurs monuments, des immeubles ou structures qui sont supposés retenir et contenir ces innombrables passants maintenant tous disparus, enfuis.

Les murs deviennent des écrans, des supports-surface. Les mouvements possibles à partir de tel ou tel point géographique importent autant dorénavant, sinon plus, que les circulations internes, intérieures, propres au système. Les progrès de la balistique et de la cinétique ont transformé les formes des murailles, des buildings. Les images et les souffles aériens circulent plus que les objets ou personnes.

De même, les références, symboliques, ou mémorielles, compteront plus pour définir ce caractère majeur de telle ville, par lequel elle se comprend et se définit elle-même (Big Apple, New-York, aux multiples

72 Malebranche se réveillait chaque matin, pour louer Dieu qu'il n'ait pas encore fait disparaître l'univers durant la nuit, qu'il ait donc bien voulu consentir à re-crée le monde, nous accordant encore à tous ce jour de vie tout nouveau.

73 Frances Yates : *L'Art de la Mémoire (The Art of Memory)*, 1966), Paris, Gallimard, 1975, 432p.

74 Simone Weil : *L'enracinement, prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard, 1949, 380p.

75 Pierre Emmanuel : *Baudelaire, la femme et Dieu*, Paris, Seuil, 1982, 160p. (princeps, Paris, Desclée de Brouwer, 1967).

76 Barack Obama : *De la race en Amérique*, Paris, Grasset, 2008, p39.

77 Martin De La Soudière : "Le paradigme du passage", *Communications*, "Seuils, passages", Paris, Seuil, 2000, 70, p.5-31.

pépins...). Son nom le rappelle, sa situation, sur cette baie, au pied de cette colline ou montagne, la remplissent toujours, cette ville, des remugles, des légendaires épopées de l'histoire qui a été la sienne. En cette durée inextinguible de son histoire, elle s'est bâtie et accomplie en se développant ici. Elle a transformé ce lieu, qu'elle magnifie maintenant par des rappels cérémonieux, pompeux, futiles, folkloriques.

Le passé n'est pas passé, il se continue. La césure entre géographie et histoire éclate de toutes parts, laissant ses trop pleins se déverser alentour. Le locus est celui d'un mixte de physique et de symbolique, de matière et de sens, de spectacle et d'action.

Pour paraphraser Emile Dürkheim, le lieu, tout comme la société, n'est pas la somme de ses parties. "Ne se réduit pas"... dit Dürkheim avec une précision louable.

Cette expression montre exactement combien certaines aberrations de notre rationalisme, où nous prétendons tout résumer, tout réduire, sont mortelles, criminelles. Le lieu fait d'ailleurs société, avec d'autres lieux (on parle ici de *civilisation*), et il est issu aussi de la vie collective d'hommes qui y ont eux-mêmes formé société (mémoire et *culture*).<sup>78</sup>

Il dérive encore de ces sociétés qui ont campé, qui ont gité, qui se sont lovées ici, qui y ont prospéré, s'y sont éteintes douloureusement, par effraction ou ingérence brutale, ou encore par autolyse (suicide) personnelle ou collective.<sup>79</sup>

Si la société ne se consolide que par ses rapports avec les tiers, les autres, alors le lieu lui aussi ne se constitue que par différence et contrastes.

Telles sont les métamorphoses des passages, migrations et navettes.

Le lieu, par essence, n'est pas ailleurs. Cet apparent truisme nous égare. Sous cet angle-ci, la ville ne ressemble pas à sa voisine, dont elle se distingue comme elle le peut, ou bien qu'elle imite. Lorsqu'elle grandit et s'étend en mégapole, elle avale peu à peu ses rivales d'hier, elle absorbe ses plus proches voisines, qui s'oublent en elle, qui sont digérées, se recroquevillent symboliquement au moment où elles passent d'une dimension provinciale mono-polaire à leur nouveau statut interurbain pluri-polaire de quartier satellisé, de banlieue périphérique.<sup>80</sup>

L'espace ainsi change de sens, en retaillant ses masses, en modifiant ou en déplaçant ses démarcations, en repoussant plus loin ses nouvelles frontières de jadis.

Le tiers autrefois extérieur s'incorpore dans cette cité, qui grandit et s'accroît par là, par sa faculté de devenir le lieu des tiers réunis, juxtaposés, croisés, entrevus, des origines, des souvenirs, des traces.

Concentration et délitements. Rencontres, contacts, séparations, revoirs et retrouvailles, connaissance par l'accueil reçu de la part de chers amis de nos vieux amis.

Center Business District. Suburbs. Downtown. Centres des villes. Gratte-ciels et ville-jardin (Central Park)<sup>81</sup>.

Accueil des immigrants, fusion des cultures, mixité des nationalités d'origine, qui seront absorbées et idéalement fondues dans la citoyenneté américaine (selon la célèbre figure mythique du *melting-pot*), mais qui laisseront subsister des manières de faire, d'agir ou d'être, des usages, sous forme de traits ou caractères culturels distincts, voire distinctifs, dans la cuisine, la musique, la langue, les mœurs... la façon de se tenir debout, de marcher dans la rue, de chanter, de s'approcher d'autrui, d'embrasser, dans les bonnes et les mauvaises manières, celle de parler vrai ou de mentir, par exemple, de tenir ses promesses, et de veiller sur son honneur meurtri. Palettes de la diversité si diversement colorée des caractères et usages humains.

78 Gérard Namer : *Mémoire et société*, Paris, Méridiens-Klincksieck (préface Jean Duvignaud), 1987, 242p.

79 Julian Pitt-Rivers : *Un rite de passage de la société moderne : le voyage aérien*. In: Pierre Centlivres & Jacques Hainard (eds.): *Les rites de passage aujourd'hui*. Actes du colloque de Neuchâtel (1981), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986, p115-130.

80 Jacques Sabran : *Non aux villes tentaculaires. Etude sociologique de jeunes citadins à Gardanne. La petite patrie retrouvée* (Avant-propos Pierre Clarac), Grenoble, PUG, 1973, 454p. (*La petite patrie retrouvée. Etude sociologique d'adolescents du bassin minier de Provence. Vol I et II*, Paris, Université René Descartes, Sciences Humaines Sorbonne, 1971, 2 vol., 27cm, 332p., et pag. multi. tabl., fig., graph., bibliogr., thèse doctorat 3<sup>ème</sup> cycle). Gardanne attire et absorbe peu à peu les jeunes qui habitent les petits villages voisins.

81 Alain Medam : *Villes pour un sociologue*, Paris, L'Harmattan, 1998, 255p.; Marc Augé : *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994, 195p.

Ce sont de nouveaux occupants venus des suds qui investissent les quartiers qui furent d'abord les habitats des premiers colons arrivés, venant d'Europe : Manhattan, puis Haarlem, Le Bronx... noirs du Sud, et maintenant les si nombreux hispano-américains leur ont succédé.

Les situations de mixité sociale et "raciale" sont complexes.

Les contacts et les métissages, les transfuges aussi.

Hollandais, irlandais, italiens, allemands, polonais, russes... Noirs et "petits blancs" du Sud, de Géorgie, de l'Alabama, du Mississippi, qui apportent avec eux un peu de l'esprit français des Bayous (Zachary Richard), le mythe si acadien de Virginie (un nom de roman, *Paul et Virginie*, pour baptiser à Richmond, *Virginia*, l'un des tout premiers des états confédérés : hasard, référence obligée, savoir ou oublié par mégarde?).

Assimiler, mais ne rien perdre des libertés des hommes, c'est-à-dire de leurs cultures respectives, de leurs acquis, de leurs manières d'être, de leurs valeurs, de leurs coutumes ancestrales, qui sont conçues dans ce maëlstrom, toujours au concret, comme des savoir-être et savoir-faire utiles à tous.

Les pastas italiennes, les pizzas, les sauces tomate Basilic Parmesan. Le riz au Porc des chinois, le Chop-Soy, leur Thé Noir et leurs blanchisseries. Les coiffeurs, français, mangeurs de grenouilles et friands d'escargots. Les plats juifs polonais ou russes.

Tout le folklore et les rumeurs qui en viennent à déformer peu à peu les pratiques, mais aussi les dimensions métaphysiques, protégées par les nouvelles et très solides libertés religieuses et philosophiques.

Forger par là, par cet immense melting-pot, dans les brassages sauvages de cette centrifugeuse géante, une liberté supérieure à tout ce qui a jamais existé sur terre. Concentrer et associer les libertaires, les amoureux des libertés, du monde entier. Telle serait la recette, telle que l'exprime la Constitution.

« We, the people... ». Nous, les gens ("Nous, le Peuple" s'entend aussi).

Une telle assimilation respecte les communautés, les laisse libres de choisir leurs trajectoires, leurs devenir, leur mode de progression, leurs chemins et les lieux de leur reconstruction, de leur enracinement. Pourvu que tous respectent les lois fondamentales du pays, de l'Union. Aucune opinion ne sera interdite, ni pourchassée. Toute religion sera reconnue, même la plus incongrue, souvent partout ailleurs qualifiée de secte ou d'obscurantisme rétrograde.

Ce pays-continent nous étonne, nous les français d'aujourd'hui (à combien de potentiels et de radieux futurs à jamais éteints n'avons-nous pas renoncé au XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>82</sup>? Et par le Louisiana Purchase<sup>83</sup>?), et pourtant il est de ceux qui auront le plus et le plus profondément modifié notre rapport d'homme, aux lieux du monde.

A nous tous, les européens. Sans parler des autres. Il aura étendu nos visions, dilaté nos espoirs, élargi les dimensions de nos rêves de conquête et d'épanouissement. Ce sont là les pays mythiques de nos ambitions retrouvées.

Il demeure synonyme de traversée des grands espaces, d'ouverture sur les occidents et les orient, de liens intercontinentaux nouveaux et inédits.

A côté de ce gigantisme, de ces immensités intercontinentales qui furent d'abord explorées à pied par nos aïeux les trappeurs "français" (c'est ainsi que les anglais les nommaient, puisqu'ils étaient de langue française...) de Louisiane, du Tennessee ou de l'Arkansas, notre petite France du Vieux continent d'aujourd'hui, toute avare, mesquine et repliée sur elle-même, sur ses illusions de grandeur perdue, fait figure de minuscule épicerie obsolète, vitrine attendrissante rescapée d'un autre âge, au look attardé, vieillotte, qui n'en finit plus de vouloir vendre au monde un achalandage dépassé, un stock de "haute culture" désormais sans valeur, justement dit "historique", à ranger au magasin des antiquités mémorables.

Le stock mal tenu, souvent remarqué par les visiteurs qui voyagent ou résident en France, le rayon des rossignols et des invendus, l'importance des toiles d'araignée et les caves si nombreuses et respectées en notre pays, où l'on découvre au visiteur ces insignes poussières nobles, nous en tirons par ailleurs nos fromages royaux, nos viticulteurs y cultivent toujours les moisissures et ferments aristocratiques

82 Ces quelques arpents de neige...

83 Erskine Caldwell : *A l'Ouest du Mississippi* (Afternoons in Mid-America, 1976), Arles, Actes-Sud, 1991, 277p.

indispensables à l'élaboration savante de nos grands vins les plus fins, nos parfums même, nos effluves les plus évidentes (anthropologie des odeurs corporelles ; Edward Hall, dans sa recherche, « *La dimension cachée* », si parlante et si magnifique, ne s'y était pas intéressé ; c'est qu'il y a là un trop solide tabou à braver, pour un nord-américain toujours quelque peu puritain, trace chez lui des bonnes manières britanniques<sup>84</sup>), parlent à travers leurs œuvres et nous reviennent par leurs écrits.

C'est pour cette raison que la lecture des écrivains américains, surtout les romanciers, qui sont venus vivre ici en Europe et en particulier à Paris, sera toujours si éclairante, du moins pour un vieux continental qui a fait, lui, la démarche inverse, et qui visita l'Amérique sans pourtant jamais devenir romancier.

Pour bien connaître l'Amérique, convenait-il bien d'être français? Encore, pour entendre mieux cette remarque, nous faut-il découvrir par les yeux des américains les plus bienveillants envers nous, notre propre histoire américaine, et qui est celle même du rêve de ce vieux continent, ici, qui s'est réalisé (en partie) là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

En tout cas, c'est en Amérique, plus qu'ailleurs, que je découvre combien je suis et reste un français. Cette découverte sera-t-elle aussi intense si je m'en vais vivre à Odessa, Tomsk, Irkoutsk, Verkhoïansk, Vladivostok, Samarcande, Tbilissi, Abidjan, Le Caire, Yaoundé, Addis-Abeba, Aden, Hong-Kong, Calcutta, Johannesburg, Melbourne, Papeete, Kinshasa, Buenos-Aires, Mexico, Antananarivo, Aden, Nairobi, Djo-Djakarta, Okinawa, Tokyo?

Nous y découvrirons, en ce décalage, ce pas de côté, de cette décentration de soi, cet exil ou ce dépaysement, que la connaissance de ce qui fait et constitue nos cultures, nous la tenons aussi et peut-être surtout de ce dialogue entamé et continué, chez eux et ici même, avec ceux qui ne sont pas d'ici, qui ne sont plus d'ici.

Le pain et le vin, les chapeaux et les costumes, les fracs et les redingotes, la mode, la Haute Couture et les bijoux, la haute cuisine et le style du design de nos automobiles, tout cela n'acquiert de valeur ajoutée que par la consécration universelle, toujours à quêter, conquérir et obtenir au dehors, hors de France, outre-mer. C'est au volume de nos exportations que nous mesurerons la force de notre culture.

Nous devons donc nous introduire avec tact auprès des autres, nous laisser découvrir, nous faire connaître correctement, avec toute la courtoisie dont nous serons capables, sans ostentation, avec douceur, doigté, modestie et discrétion. Evitons de nous complaire en notre autosatisfaction, toujours si pénible à ceux qui veulent bien consentir à nous recevoir et accueillir de leur mieux.

Notre renom, notre rang, nous nous les devons à nous-mêmes mais aussi universels et incontestés, partout évidents devant tous. Tel sera l'honneur de notre pays, qui magnifiera et illuminera tous ses territoires. Tel, qui marque aussi, par effet de haute culture, chaque français, si chaque citoyen veut bien apprendre à se rendre ainsi plus digne et plus fier aussi de son pays.

---

84 *The kinds of movements are not by any means the same everywhere. The mobility of the italian contrasts strikingly with the restraint of the Englishman.* Je traduis : *Les espèces des diverses manières de se mouvoir ne sont en aucune façon les mêmes partout. La volubilité de l'italien contraste d'une façon frappante avec la contenance toute de retenue du gentilhomme britannique* (tr libre de l'a.) observe Franz Boas, in : *Anthropology and modern life*, New-York, Dover, 1986 (princeps, Norton, 1928), p139. Edward T. Hall développera cette remarque (notamment : *The silent language*, New-York, Doubleday, 1959 : *Le langage silencieux*, Paris, Seuil, 1984, 237p.). Voir aussi Georg Simmel : *Excursus sur la sociologie des sens*, p629-644, in *Sociologie, Etude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999, 746p. (princeps, Leipzig, 1908). *Par le regard qui appréhende l'autre, on se révèle soi-même; l'acte même par lequel le sujet cherche à découvrir son objet le livre ici à ce dernier. On ne peut prendre par le regard sans se donner aussi soi-même*, dit-il, entre autres analyses (ibid., op. cit., p630). Simmel distingue entre deux connaissances, celle par les sens, et une autre : *Devant leur existence pour nos sens, ou bien nous accentuons leur valeur subjective pour notre sentiment -- nous ressentons comme un bonheur qui se déroule à l'intérieur de l'âme le parfum de la rose, l'agrément d'un son, le charme des branches bercées par le vent. Ou bien nous voulons connaître la rose, le son ou l'arbre -- et nous y employons alors des énergies très différentes, souvent en écartant délibérément l'impression subjective précédente. Ces alternatives plutôt disjointes dans le cas des objets se combinent en général en une unité face à l'homme* (ibid., p629). Alors que Simmel raisonne en scientifique visionnaire pour dérouler ses analyses, Sansot avance de livre en livre par une écriture vivace, mi-réverie éveillée, mi-divagation poétique, qui assume le caractère toujours prédictif, prophétique, charismatique, de la transmission qu'il choisit de nous délivrer, modèle pour lui de toute espèce de transmission "vraie" (sincère), fidèle à ses modèles. Les deux partagent une même connaissance et un même goût implicites de l'impressionnisme, toujours cependant inavoués par l'un comme par l'autre. Il serait intéressant de trouver et dire le pourquoi de cette prudence.

La condition du migrant? Celle d'une "Double absence",<sup>85</sup> d'un exil double.<sup>86</sup> Doublement étranger.<sup>87</sup> Devenu autre pour ceux de mon pays, mais resté tout autre pour ceux du pays qui m'accueille. Simone Weil a voulu nous rappeler comment, toujours, nous devons parvenir à nous reconstruire,<sup>88</sup> quelles que puissent être les difficultés des temps ou les contraintes des contextes (elle écrit, et en ce sens, visionnaire, en 1940-42).

Maurice Halbwachs, un autre persécuté de la même période -- lui aussi aura fini sa vie dans la Shoah -- nous a montré les formes concrètes, indispensables à toute vie en société, de la mémoire collective,<sup>89</sup> laquelle n'est pas seulement la somme des mémoires singulières<sup>90</sup> de ceux qui composent cette société particulière ici et maintenant considérée.

La ville est pour nous l'une des formes, à la fois physique et symbolique, l'un des vastes lieux où se compose, se produit, se métamorphose et transforme la mémoire collective.

A la fois forme sociale (Halbwachs a travaillé aussi sur la *Morphologie sociale*) et représentation collective, aussi d'une expérience<sup>91</sup> très personnelle, elle est une sorte d'incarnation sensible de nos mémoires collectives, et subjectives. Jean Servier aurait dit "projection" de celles-ci, dont il nomme les "invisibles", sur Terre.

Essence peut-être "religieuse" de l'humanisation du monde, de ce "lieu" où l'homme se reconnaît comme tel en son territoire familial, qu'il "naturalise" en le spiritualisant à sa guise, en le considérant comme sacré, mystérieux, insondable, intime, ou méta-physique.

Balisages de quelques sentiers de traverse :

Novalis ("*L'Encyclopédie*"<sup>92</sup>) et la découverte de l'inconscient comme hors-lieu, hors-sujet.

Sigmund Freud, le désir, le besoin, l'envie, la cupidité, la rapacité, la convoitise, comprendre œdipe pour commencer de construire au-delà de la damnation initiale de notre inhumaine nature une route vers un meilleur amour, plus altruiste, mystique, et spirituel enfin, un accord parfait avec notre vie!

Robert Musil, *L'Homme sans qualités*<sup>93</sup>. L'Homme de la désillusion, celui des villes. Le citoyen intellectuel esthète, mathématicien et philosophe, observateur distancié du monde des affaires et de la politique.

*Le gentleman cambrioleur* (Arsène Lupin). Le clochard (Joyce, "*Ulysses*"), le paillasse, l'homme au rebut. L'alcoolique (Malcolm Lowry, "*Au-dessous du Volcan*"<sup>94</sup>).

"Des lectures successives nous font descendre toujours plus profondément dans le gouffre, tandis que les hasards de la déambulation du Consul paraissent toujours plus savamment calculés, les lieux qu'il hante : les "cantinas", la fête foraine, le jardin public, son propre jardin à l'abandon, la route qui mène à Tlaxcala, la forêt du Farolito, autant d'endroits ritualisés, et les actions, les paroles, voire le cheminement des pensées, autant de symboles d'un drame occulte dont nous ne percevons, çà et là, que l'affleurement. On va jusqu'à se demander si derrière les livres divers qui constituent ce livre unique ne s'en cachent point encore un autre, indéchiffrable celui-là à la façon d'une Kabbale moderne" écrit admirablement Maurice Nadeau.<sup>95</sup>

85 Abdelmalek Sayad : *La Double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, préface Pierre Bourdieu, Paris, Seuil, 1999, 437p.

86 Predrag Matvejevitich : *Entre asile et exil, Epistolaire russe*, Paris, Arthème Fayard, 1993 (Stock, 1995), 494p.

87 Georg Simmel : *Excursus sur l'étranger*; loc. cit., *Sociologie...* p663-668.

88 *L'enracinement*, op cit.

89 *La mémoire collective*, op. cit.

90 *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925, 296p. (Albin Michel, 1994, postface Gérard Namer, 367p.).

91 Humberto Giannini : *La "réflexion" quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience*, préface Paul Ricœur, Aix-en-Provence, Alinea, 1992, 176p. (*La "reflexion" Cotidiana, Hacia una arqueologia de la experiencia*, Editorial universitaria, Santiago, Chile, 1987). *Il est clair que c'est dans les deux cas la rue, plus que le domicile, qui offre les profondeurs les plus inconnues, les plus inquiétantes, dans la mesure où c'est dans ce lieu que tout peut arriver...* écrit Ricœur (préface, Giannini, loc. cit., p8).

92 Paris, Minuit.

93 Robert Musil : *Der Mann ohne eigenschaften*, Hamburg, Rowohlt (*L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1956, 2 tomes, rééditions).

94 *Under the Volcano* (Le Club français du Livre, 1959 ; Gallimard, 1978, 637p.).

95 Maurice Nadeau (Avant-propos, in Malcolm Lowry, op. cit., Gallimard, 1978, p13-14).

Ces œuvres ne sont pas que littérature, mais authentiques Lettres de lecture, de cachet, viatiques, livres de vie, mémoires des lieux. Lieu(x) de parole, où la divine promesse fut reçue, où elle m'a été annoncée et révélée, où je l'ai de ta bouche entendue, et de ma vie, reçue, de tout mon être accueillie.

Le lieu du serment, du parjure, et du déshonneur. Du contrat. De ses ruses et tromperies, de nos défaillances récurrentes, de la fidélité que nous devons, à nous-mêmes, aux autres.

De la parure, de la parade<sup>96</sup>, du protocole, de l'exhibition, de la comédie, celle où je donne le change, où j'égaré, et me divertis, c'est-à-dire où je parviens à stupéfier mon auditeur, à circonvenir ce courtisan par mes subterfuges et grâce aux tours de passe-passe, auxquels moi-même je ne crois pas trop.

Lieu du clown, du grotesque, du jongleur et du fou du Roi, de l'amuseur public. Lieu du sérieux, de la parodie, d'une imitation pâle, d'une subversion ou d'une retenue également sévères, inhibées.

Ces lieux, ce que nous appelons la littérature les explore, les expressions du langage les égrènent. Pour en parler, il nous faudrait une sorte de méta-langage, car nous serions alors à même d'exprimer cette méta-psychologie onirique et seconde. Les distorsions, les digressions et les apartés de nos textes cherchent à en exprimer les confusions et les troubles, les trop soudaines bifurcations erratiques.

Nos auteurs ont cherché à faire parler les choses (Francis Ponge, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Samuel Beckett...). Mais les émotions nous en reviennent, au travers de ces lignes d'une écriture diagonale, par défaut, absurde, où des mots reconstruisent un imaginaire, un lieu entier. Lieux maudits, lieux abhorrés, lieux du malheur, des pleurs et sanglots (trop longs...), hagards, obscurs, lugubres.

Les lieux de Fêtes champêtres, nobles ou rustiques, lumineuses, printanières et fleuries. Fêtes galantes (Watteau) ou savantes.

Des cimetières, des jardins, des promenades, avenues, cours et boulevards, des jardins publics.<sup>97</sup> Lieu scandé, dansé, sauté, frappé des rythmes, assourdi des salves de victoire, du défilé, sur la large avenue, des cavaliers en grand uniforme, de facile gloriole cérémonieuse.

La Fantasia, mais aussi le 14 juillet, le baptême d'un navire, le salut au soldat inconnu, la réception d'un chef d'état en visite et autres cérémonies des liturgies officielles, qui "*donnent lieu*" à tirer du canon...

Stades en furie, hurlements et beuglements des foules. Allen Ginsberg écrivit *Howl*. Le cri, le hurlement éperdu de la plainte lugubre, inextinguible, du désespoir des fauves.

Ce sont de tels poèmes qu'inspirent, en de certains moments, les villes.

Ou bien elles redoutent les immenses déserts (la Sibérie de Dostoïevski, de Pouchkine et de Gogol, les vents de sable torrides qui menacent Bei-Jing), auxquels elles ressemblent en ce même appel continu du vide (comment exorciser la mort?).

Elles y respirent de leur haleine propre, singulière, pure, ou bestiale, aristocratique ou animale, de cet air farouche que ne connaissent pas les steppes, ni la toundra, ni la banquise, dont les brutalités, les charmes et les grâces sont autres.

Elles susurrent et déroulent des mélodies. Développent des jérémiades et des incantations plaintives. L'oralité des villes, leurs chants, leurs borborygmes, leurs éructations, leurs sonorités facétieuses, indescriptibles, indicibles, leur Verbe prolifique et volatile.

Leurs grognements et leurs jacasseries.<sup>98</sup> Dans son dessin, *La conférence des oiseaux*, un peintre français nous montre un tableau, par effet de paradoxe, où *chantent visiblement* des oiseaux, aux plumages divers, singuliers.<sup>99</sup>

<sup>96</sup> Georg Simmel : *La parure et autres essais* (traduction et présentation de Michel Collomb, Philippe Marty et Florence Vinas), Paris, MSH éditions, 1998, 158p.

<sup>97</sup> Pierre Sansot, *Les Jardins publics*, Lausanne et Paris, Payot, 1993.

<sup>98</sup> Chester Himes, *La Reine des Pommes*, Paris, Gallimard, 1999 (rééd., princeps en trad., 1958), 281p. Sous couvert du titre de roman, l'un des meilleurs livres de description et analyse en sociologie urbaine nord-américaine.

<sup>99</sup> Farid Al-Dîn 'Attâr (1177) : en persan : منطق الطير (*Mantiq at-Tayr*). Célèbre poème ésotérique mystique d'un Maître soufi. Aussi, tableau du peintre Habib Allah. Ce motif a été connu ou repris en Europe. Il rappelle *Les Oiseaux* de Aristophane, dont l'auteur s'est peut-être inspiré.

Pour attirer et retenir notre attention, ce peintre intitule son tableau en prononçant le mot de *conférence* : sachant des oiseaux si savants, comme nous jacassons bruyamment, et faisons très mauvais usage discordant de notre voix autrement suave, nous les humains !!

Ce que nous entendrons en saisissant mieux le contraste entre les tumultes de nos éructations relâchées, des bruits de nos mécaniques et les mélodies célestes de ces gents emplumées, qui accèdent à l'ineffable avec la même légèreté que fait entendre le suave glissé de leurs ailes dans les aériens zéphyr !

Aucun de ces volatiles ne ressemble à l'ergoteur, son caquetant semblable, et pourtant tous se trouvent ici réunis, pour comparer, peut-être, et confronter leurs ramages, que le tableau rend quasi audibles, mais tout silencieusement, suprême clin d'œil que le peintre goguenard nous adresse ironiquement, nous signifiant que la parole même de la sagesse nous est donnée, sussurée, par son tableau.

Le secret de notre profond souvenir enchanté, telle est cette mémoire-musique, notre partition initiale, qui n'est pas seulement "auditive", ni "acoustique".

Ce peintre nous enseigne que l'essentiel de notre intelligence du monde réside en notre imagination, servante créative de la mémoire, rendue par elle active.

Qu'elle est plus forte, plus puissante que nos sens, et les gouvernera donc sans terme ni fin, nous laissant indécis, impuissants, défaits, déboutés, définitivement vaincus.

Jean de La Fontaine nous aura appris, après Esope, quelles existences animalières pouvaient figurer nos sociétés vaines, éphémères, factices, largement risibles, longtemps avant que Charles Darwin ne nous rappelle que l'homme est aussi un animal parmi les animaux, mammifère bipède et nu,<sup>100</sup> mammalien fragile et dénué de fourrure.

Et parfois, cet humain redevient pour un temps une simple bête de somme, Mulet ou Cheval, Chat ou Lion, Moucheron, éphémère ou Luciole, *le petit Ver tout nu*.

Shakespeare, Molière. Le lieu du théâtre comme bouche de vérité divine, où les personnages sont inspirés des dieux, accompagnés des grâces, lesquelles sont toujours dirigées par *Mnémosyne* (Mémoire), chef et âme de cet orchestre polyphonique.

Le lieu chanté par *Paroles*.<sup>101</sup> Par Robert Doisneau, qui immortalise Paris sur la gélatine où s'écrit la lumière, où elle dépose ses inscriptions.

Le lieu du Paradis, des miniatures persanes, de la côte marseillaise, vers le Paradou, la rue Paradis, qui ne mène pas au Paradis, mais qu'elle seule incarne à la perfection.

La magie des noms et celle des mots, des murmures de l'écrit, nous transmet ce que d'autres ont vu, senti, touché, goûté, deviné, entrevu. Qu'ils ont subi, souffert, accepté ou refusé. Les images qui saisissent notre esprit renvoient à d'autres mots, aux idées et aux ambiances qu'ont éveillées nos visions.

Les photos, les films expriment ce que des mots pourraient bien mieux dire, mais cela va plus vite de montrer par la pellicule de factices décors et d'exhiber de médiocres acteurs, d'animer des personnages d'artifice, pauvres simulacres de la vie, sinistres pantins de pénible composition, plutôt que de pratiquer les arts de l'écriture, appelés littérature par un incommode et incorrect raccourci.

L'Art (Ars Memoriae) se meurt ou s'étirole en cette précipitation facile.

Car la vitesse de l'image efface aussi par redondance multipliée.

Que dire du défaut de contenu qui afflige tant de films ? C'est pourtant ici encore l'un des lieux (communs) de notre expérience.

Quel est-il, ce lieu ? Le cerveau, *La Peau*,<sup>102</sup> l'imagination ?

Où donc pourrions-nous bien trouver, ultimement, le siège véritable de nos sens ?

Là, en ce non-lieu, nous ne connaissons pas de hors lieu, ni de repos.

100 *Le singe nu* (Desmond Morris, trad de l'anglais : *The Naked Ape : A Zoologist's Study of the Human Animal*, New-York, Mac Graw Hill, Random House, 1957, 252p).

101 Jacques Prévert.

102 Curzio Malaparte.

En harmonie ou en opposition et en refus avec ce lieu, auquel je communique, je l'abhorre et le déteste, irrité moi-même de ma présence ici, qui m'insupporte. Ou bien encore, je m'exalte.<sup>103</sup>

Nous découvrons ainsi une histoire de mes lieux, des vôtres, ni seulement subjective, ni toute collective non plus. Parcellaires, fragments, étincelles de clairvoyance subite.

Cette mémoire brumeuse et chatoyante se confond avec nous-mêmes. Elle se cultive quand, au pluriel, nous avons décliné à l'unisson et un par un tous les noms de la longue liste des ports successifs, sur les bancs de l'école, ceux des côtes de l'Afrique occidentale. Y voyageant en esprit, nous avons scandé tous ensemble cette litanie monocorde, dans l'espoir d'en retenir par cœur chacun de leurs noms. Telle était notre évasion, notre initiation à l'histoire des lieux (appelée du curieux nom de géographie), sur le dur banc de Bois reluisant, usé et astiqué par les fonds de nos culottes, l'assise rude de notre siège familial.

Mais aussi, elle se forme en nous lorsque nous avons scandé dans une manif' les lieux de nos espoirs communs. A la Chambre!! Non, il ne s'agit pas de la chambre à coucher, mais de celle des Députés, bien sûr.

Lieu mythique, idéal, de nos horizons mnésiques.

Le nom de cette trop grande ville dont je rêve. Manhattan et le Bronx. Chicago, East London.

Jack London évoque et dépeint la vie du peuple des Abîmes<sup>104</sup> ("*The People of the Abyss*" dit encore bien mieux dans sa langue ce dont il va nous parler), des Bas-Fonds de Londres.

Les insondables profondeurs, les noirceurs et les misères des vies, dans les quartiers les plus mal famés, les plus dangereux, abandonnés et délaissés.

Chaque langue pourvoit un autre appareil lexical, déploie la palette de son singulier vocabulaire, ou bien elle le crée (Ginsberg encore), pour parvenir à parler des pauvres, des riches, des bandits, des coupe-bourses, des aristocrates, des valets, des cuisinières et des bourgeois, des types et personnages, des contrastes et des masques des humains.

Le romancero espagnol connaît le personnage multiforme, polymorphe, du Guzman.

Tantôt capitaine, ou pirate, ou bourgeois marchand cossu, tantôt comme Ulysse, clochard, âme perdue, épave humaine, soldat oublié (Le Quichotte). La langue cherche à dire ou cacher par ses récits le langage des masques de la vie. Le Polichinelle de la Commedia Dell'Arte.

De cette lie humaine, et de cette pseudo fortune, de ces providences, les lettres cherchent à dire leurs invraisemblables et monstrueux intermariages, leurs métamorphoses incessantes.

Le cri de Pan, l'éveil de la Terre, chez Jean Giono. Cette littérature (celle de l'écrivain de Manosque, mais aussi celle de Marie Mauron, Joseph D'Arbaud, Alphonse Daudet, Frédéric Mistral, Alexandre Langlade) est toute imprégnée des lettres hellénistiques, de l'antique esprit grec.

Le dieu Pan titube, se déguise en clochard dégingandé pour entrer tout trempé de pluie à l'auberge, un oiseau posé sur son épaule (il est accompagné d'Athéna), un soir de gros orage, de tempête démesurée et de Chaos, de Déluge originel.

Il s'y réfugie, poursuivi âprement par les foudres impitoyables et tonnerres stridents d'un Zeus toujours plus jaloux du volage Bacchante festoyeur, salace, caustique et moqueur. Il est un terrestre, et, quoique immortel, le tout contraire ambigu de ce dieu du Ciel qui toujours cherche à l'accabler, lui dont la si habile vitalité menace constamment, inexorablement sa puissance inquiète.

Dionysos-Pan sait pourtant toujours déjouer les pièges de ce jeune rival et il esquivé les coups de ce fougueux Fulminant. Il y parvient d'abord par sa claudication foncière inguérissable, l'originalité de trajectoire de sa marche en avant hagarde, irrégulière et décalée, toujours trébuchante, imprévisible comme son ironie cinglante, son souverain mépris de soi-même. Il est à l'abri, car il est le dieu caché, celui du secret, du masque et du déguisement, le maître-fausseur insaisissable et péremptoire, toujours impavide, et supérieurement impassible en sa maîtrise parfaite de lui-même. Expert en distraction et surprise, rien ne peut donc le surprendre.

<sup>103</sup> Charles Baudelaire, vu par Walter Benjamin : "*Paris, Capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle*", op. cit.

<sup>104</sup> Jack London : *Le peuple de l'abîme (The people of the Abyss)*, London, 1903), trad. François Postif, Paris, UGE, 1975, 314p.



Des entremêlements et complexités des villes, de leur fonction *melting pot* (salade russe, Macédoine, évoquent bien ceci par des évocations de lieux, mi-cuisine, mi-géographie poétique), tout s'emmêle en cacophonie. Acoustique comme sémantique.

William Burroughs re-travaille cette brute matière de vie, à même le boulevard, par le cut-up, une variété de recueil, puis de détournement à la manière des cubistes, mais de préférence à partir des sons, de l'audiophonie.

Le mot n'est pas le bruit, lequel nous parle tout de même, jusqu'à nous jeter, tous emmêlés en une foule grondante et menaçante, à l'assaut de la ville. Orson Welles s'adonne aussi à de telles expériences de re-transformation *esthétique* de la *matière* humaine urbaine.

La langue, l'un des dépôts possibles de nos expériences, marque quelques balises, laissant tout le reste de ces esthétiques à nos imaginations, qui se contentent à l'ordinaire de fort peu de stimulus. Nous sommes si inventifs, mais si prompts à tout oublier, pour passer à autre chose.

Ce sont de tels va-et-vient entre littératures, langages et langues, lettres et sciences, poèmes et rapports de synthèse, films, photos... usages vifs, émotions et actes effusionnels ou compulsifs, que convoquent ici les soupirs de mon souffle exténué par la longue course de la méditation sereine.

Ce sont de tels carrefours et labyrinthes que nous voudrions exorciser. Ils nous aspirent et nous tourmentent,<sup>105</sup> nous bouleversent et nous hantent ensuite longuement, pour *in fine* lentement, inexorablement nous broyer, vomissant les carcasses de certains d'entre nous, en bout de course, dans les géhennes.

La communication formelle envahit la parole, réduit le discours à l'information impersonnelle, désincarnée. Nos mémoires peu à peu s'éteignent, vacillent. Nous sombrerons sans doute assez vite dans l'hébétude salvatrice des vapeurs délétères, en un dernier vertige, un ultime soubresaut.

Nous retomberons alors, après avoir vaguement titubé, et claudiqué au hasard.

Mais le lieu nous recueille alors, au sol, nous réveille, nous ramène à la vie.

Nous retrouvons après cette salubre chute notre équilibre. Debouts, nous reprenons de nouveau le cheminement, et la bonne marche de notre pleine mémoire nous est rendue aussi, anticipatrice, au devant de notre progression laborieuse.

C'est un autre air que nous respirerons désormais.

Nous voici derechef en route, à la tâche cette fois encore, arpenteurs et cartographes de nos rêves que nos récits futurs offriront en partage à ceux que nous aimons, lorsque nous les aurons rejoints tous.

La ville ivresse nous dispense aussi les vertiges des mémoires enchevêtrées, elle nous inflige ses incertitudes anxieuses et nous contraint à subir les méchantes et tonitruantes tempêtes de la mémoire.

Elle se montre alors, sous ce jour sinistre et noir, comme l'un des produits les plus dégénérés de notre légendaire sens de l'orientation primitif.

---

105 Alain Médam : *Le Tourment des Formes*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.